

RTP 75m

Première Année, N° 2

13 Octobre 1906

TOUS LES SAMEDIS

LE



O FR. 25

CENSEUR

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

J. ERNEST-CHARLES

DIRECTEUR

RÉDACTION

43, rue des Belles-Feuilles

ABONNEMENTS

France . . un an. 10 fr. »
— . . six mois. 6 fr. »

ADMINISTRATION

Librairie Centrale des Beaux-Arts
13, rue Lafayette

Union Postale. un an. 12 fr. 50
— . six mois. 7 fr. 50

75m

RTP

Bibliothèque Maison de l'Orient



129588

SOMMAIRE DU NUMÉRO 2

- NOS CHEFS MILITAIRES : Le Général Langlois.
La Fédération régionaliste française, par J. CHARLES-BRUN.
LA VIE LITTÉRAIRE : La fin du Symbolisme : Robert de Souza.
Où nous en sommes? par J. ERNEST-CHARLES.
POÈMES : In memoriam, par Lucie DELARUE-MARDRUS.
L'Etang, par Pierre CHAINE.
LE THÉÂTRE : Lucien Besnard : La plus amoureuse, par Emile MAULDE.
Mihai où le fils du dragon, par Hélène VACARESCO.
LE CARNET DU CENSEUR : Le mal d'écrire ou les mémoires d'un violoniste. — Ce pauvre Gaston Deschamps. — Mounet-Sully en tournée. — Paul Grunebaum-Ballin. — Les Hommes et les Œuvres : Quelques livres prochains.
-

Toutes les correspondances relatives à la rédaction doivent être adressées à M. J. Ernest-Charles, directeur du Censeur Politique et Littéraire, 43, rue des Belles-Feuilles.

M. J. Ernest-Charles, reçoit tous les vendredis de 2 heures à 5 heures.

Toutes les correspondances relatives à l'administration doivent être adressées à M. Emile Lévy, administrateur du Censeur politique et littéraire, Librairie Centrale des Beaux-Arts, 13, rue Lafayette.

Téléphone : 139-22

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LE CENSEUR

POLITIQUE & LITTÉRAIRE



J. ERNEST-CHARLES, Directeur

Première Année. N° 2

13 Octobre 1906

NOS CHEFS MILITAIRES

LE GÉNÉRAL LANGLOIS

Deux yeux extraordinairement vivants et jeunes. Des yeux sans rides, pourrait-on dire, et narquois, malicieux, spirituels, imperturbablement gais, et pas méchants pour deux sous.

En dehors de ces deux yeux, rien : tout le reste de la physionomie est d'un monsieur quelconque. Quelconque aussi l'allure ; quelconque le vêtement, quelconque le langage. S'il n'est ni ratatiné, ni cassé, ni voûté, le général ne se redresse pas, ni ne plastronne. Ses soldats disaient : « Il ne se rebiffe pas, le patron. » Il n'a rien de cet « enroissement militaire » que donnent aux officiers, à en croire Trochu, le port de l'uniforme et la nécessité ou l'habitude de représenter. On veut avoir l'air de quelque chose, et on se fait une tête. Personne moins que celui-ci ne se soucie de paraître. Il s'habille proprement, mais sans plus. Il n'est pas sanglé dans ses vêtements, ficelé, tiré à quatre épingles. Il se contente de ce qu'on pourrait appeler de la bonne petite correction courante. Il est mis comme tout le monde, sans recherche et sans négligence. Et pareillement il marche comme tout le monde, non point à pas comptés, mais volontiers trotinant, par menues enjambées alertes et souples. De même encore, quoique ayant été un professeur disert et écouté, quoique aimant à parler, et s'exprimant avec facilité, il n'a rien de pontifical dans la diction, rien qui sente le chef d'école : pas même le maître

d'école. Sa conversation a quelque chose de bon enfant, avec un rien d'accent bourguignon qui traîne dedans, et qui ajoute à ce qu'elle a de simple, de familier, de pas guindé.

En résumé, n'était la rosette qui orne sa boutonnière, on pourrait le prendre pour un médecin de campagne, pour un notaire de province, voire pour un professeur de collège. On est tout étonné d'apprendre qu'il est militaire ; qu'il occupe une des plus hautes situations dans la hiérarchie ; que, presque sans avoir fait la guerre, il jouit d'une certaine autorité ; qu'il est quelque chose comme le chef d'une vieille école ; que son enseignement laissera des traces, — profondes ou superficielles ? — dans le souvenir des officiers brevetés c'est-à-dire des futurs chefs de notre armée ; qu'il est l'inventeur breveté de ces tirs en pleins champs dont on est en train de proclamer la faillite, à la suite des expériences de cette année ; que son influence a révolutionné l'artillerie, puisqu'il est le véritable « père » de ce canon à tir rapide que tout le monde cherche à copier ; qu'il est, plus encore, peut-être, le père de cette tactique du canon à tir rapide sans laquelle la réforme du matériel n'a pas de sens, ce que tout le monde ne comprend pas ; qu'enfin, arrivé à l'âge de la retraite, il s'achemine à être, en dépit d'un style sans éclat ni mordant, un de nos plus redoutables écrivains militaires, en même temps qu'il paraît appelé à devenir, au Sénat, un des orateurs, que rien

ne fatigue, toujours égal à lui-même, parlant à la tribune comme sur le terrain, sans majesté, sans panache. Il y a plus. Il y a pis. Le général Langlois est un touche-à-tout. Voici qu'il entreprend de fonder une revue technique. Il a déjà trouvé le titre, un beau titre : L'UNION DES ARMES. Il a l'intention de mettre en épigraphe : *L'union des militaires fait la force des civils...* Nous en acceptons l'augure et le voulons espérer. Brave général Langlois !

*
**

L'activité et la curiosité de son esprit, qui n'est pas complètement figé dans la routine, mais encore accessible à quelques idées de progrès, la sûreté de son bon sens pratique, un vrai bon sens de paysan retors et à qui « on ne la fait pas », en voilà assez pour expliquer la place qu'il a su conquérir.

Mais c'en est aussi assez pour expliquer qu'il lui manque ce quelque chose dans quoi entre du rêve. Il a l'imagination un peu courte, comme la plupart des hommes qu'emporte un perpétuel désir d'action et qui s'accroissent par le travail plus qu'ils ne se renouvellent par la paresse. S'il promène ses loisirs par les rues, il porte sur tout ce qui passe un regard fureteur et aigu. Il ne sait pas ne rien faire.

L'esprit a besoin d'être mis, de loin en loin, en jachères. Une détente complète a des vertus bienfaisantes, à condition qu'on ne la prolonge pas outre mesure. L'activité entretient les forces ; le repos en donne de nouvelles. Mais il y a des gens qui ne trouvent jamais le temps de se reposer, ou qui n'en ont pas le goût. Les tempéraments combattifs se laissent entraîner à lutter, fût-ce contre des moulins à vent.

Oh ! le général Langlois n'est pas un don Quichotte. Il est trop avisé pour foncer sur des ennemis imaginaires. Mais il y a tant de torts à redresser que son ardeur belliqueuse le pousse à être constamment en guerre. C'est pour l'adoption des troupes cyclistes qu'il bataille contre la mauvaïse volonté des uns ou l'indifférence des autres. Ou bien c'est contre l'artillerie lourde qu'il

rompt des lances, contre cette artillerie lourde dont l'opinion publique vient de s'engouer sans savoir ce que c'est. Il réclame des approvisionnements colossaux de munitions, s'élevant contre la théorie de Bugeaud, dont on se rappelle l'aphorisme : « La véritable infanterie doit être avare de son feu. » Il entient, lui, pour la prodigalité. On croirait presque que sa nature passionnée et la tournure d'esprit qu'il doit sans doute à son éducation polytechnicienne le poussent à prendre le contrepied des idées reçues et triomphantes.

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

Il n'a d'ailleurs rien d'un Caton, hors cette inclination à prendre en main les causes compromises, à soutenir ceux qui ne trouvent d'appui nulle part. Peut-être se mêle-t-il à ce qu'il y a de généreux dans cette attitude un certain dilettantisme : le plaisir de faire de l'opposition incite au paradoxe.

C'est possible, mais c'est douteux. Il est plus probable que d'être un travailleur au milieu de nonchalants un homme de sens commun au milieu de rêveurs, suffise à lui donner son caractère d'originalité. Il a réfléchi à beaucoup de questions, et donc il n'est pas surprenant qu'il arrive à d'autres conclusions que la masse, laquelle ne réfléchit guère.

Et puis il a la bonne fortune de n'être pas étroitement spécialisé. Il a été tour à tour dans les corps de troupe et les écoles ; il est monté à cheval et s'est assis sur des ronds de cuir ; il a fréquenté les bureaux et les terrains de manœuvre. Et partout, ayant des facultés d'adaptation remarquablement développées, il s'est trouvé comme chez lui. Tour à tour employé à la fabrication des fusils de guerre et instructeur d'équitation ou de conduite de voitures, « gros major » dans un régiment et commandant d'un groupe de batteries, d'un régiment, d'une brigade, d'un corps d'armée, voire éventuellement d'une armée, professeur à l'École de guerre, puis directeur de cette École, et membre du Conseil supérieur de la guerre, il s'est mon-

tré, disent complaisamment ses amis, le plus manœuvrier des techniciens, le plus technicien des manœuvriers. Il y voit clair sur la carte; il y voit clair dans le gâchis des opérations.

La lucidité de son esprit fait de lui un organisateur assez habile. N'est-ce pas lui qui a su mettre à la mode les exercices à feux réels en pleins champs? Et n'est-il pas arrivé à des résultats vraiment étonnants que ses imitateurs n'ont pu obtenir, bien qu'instruits par son expérience?

Lui qui a introduit le droit et l'économie politique dans l'enseignement de l'École de guerre, lui qui n'a rien du soudard, lui qui n'est pas un rêveur, mais voudrait bien être un penseur, il exerçait une puissante action sur les troupiers, desquels il a dit qu'« ils sont incomparables quand on sait les prendre ». Et, pour cela, a-t-il ajouté, « il suffit de les aimer ». Il les a beaucoup aimés. Ils l'ont, en retour, beaucoup aimé. Son entraînement, sa bonhomie finaude, le rendent sympathique.

Et puis, la réputation dont il jouit lui donnait du prestige, quel prestige!

Nos soldats sont très sensibles à la notoriété acquise par des travaux scientifiques. « *Je savais bien ce que je faisais, a dit Bonaparte, quand, général d'armée, je prenais la qualité de membre de l'Institut. J'étais sûr d'être compris même par le dernier tambour.* » En publiant son gros livre sur *L'Artillerie en union avec les autres armes*, résumé des cours qu'il professait à l'École de guerre, le général Langlois s'est créé des difficultés avec les mathématiciens qui y ont relevé des fautes de calcul, — notamment lorsqu'il évalue l'invulnérabilité conférée par l'adaptation du bouclier à l'affût des pièces. Mais il s'est créé en même temps des titres à la considération de la troupe. Qu'un si bon homme, si simple, si jovial, si à son aise sur le terrain, fût par surcroît fort en X: voilà qui contribua à asseoir sa réputation dans les chambrées. Et sa réputation y fut d'autant moins discutée que ses livres y étaient moins lus.

Le populaire a souvent le sens

juste des choses. Il importe peu qu'il y ait une équation mal résolue dans un livre si les idées qui y sont soutenues sont justes. Que le coefficient d'invulnérabilité résultant de l'emploi des boucliers ne soit pas exactement ce qu'il devrait être, c'est fort possible. Mais cet emploi des boucliers a constitué une trouvaille. Et on s'en est aperçu à l'empressement que toutes les nations ont mis à y faire appel. Très justes aussi les théories du général Langlois sur le rôle des places fortes ou sur le cyclisme militaire; très justes, les critiques qu'il adresse aux propositions de son camarade Zurlinden relatives à l'avancement des officiers.

Si parfois quelque erreur se glisse sous sa plume, soit quand il aligne des chiffres, soit quand il discute une opinion, il faut la négliger eu égard à toutes les bonnes causes qu'il a défendues. Fils d'avocat, il sait que les mauvaises ont besoin d'être soutenues. Elles en ont besoin plus que les autres. Aussi lui est-il arrivé de mettre son talent à leur service. Et puis il se laisse entraîner. La polémique le séduit. Il se plaît à improviser. Et tout cela ne va pas sans l'exposer à quelques imprudences: assertions aventurées ou calculs erronés. Mais on le trouve assez rarement en faute!...

* *

Ses qualités le prédestinaient au journalisme. Il est vivant, bon vivant; il n'est pas compliqué et il n'aime pas ce qui l'est; il a de la promptitude dans l'esprit, sans la moindre profondeur. Il ne perd jamais la tête; les idées sont bien ordonnées dans son esprit; sa mémoire est solide; le labeur ne l'effraie pas, pas plus le labeur physique que le labeur intellectuel: il a tout ce qu'il faut pour être un estimable polémiste, tout, même un brin de scepticisme, juste assez pour l'empêcher de prendre un ton doctrinaire, juste assez pour que, sans rien perdre de la solidité de ses convictions, il les présente d'une façon aimable, insinuante, souriante...

Ses débuts dans la presse ont donc

été plutôt heureux, et le volume dans lequel il vient de réunir ses articles (sous ce titre : *Questions de défense nationale*) n'est pas désagréable à lire. La discussion y est claire, même pour des profanes, même alors que c'est un technicien qui parle de choses éminemment techniques. Il se montre à la fois sévère et optimiste ; on est tout étonné de voir qu'il pense autrement que tout le monde en raisonnant comme tout le monde : il a des idées personnelles et pourtant les lieux communs ne lui font point peur. Tout en étant documenté, il sait ne pas écraser ses lecteurs sous le poids de son érudition. Tout cela concourt à donner de l'intérêt à ce qu'il publie et presque de la saveur.

Sa philosophie simpliste rend son idéal facilement accessible. Il est aisé sinon à réaliser, du moins à comprendre, cet idéal. Si, pour faire un civet, il faut un lièvre, pour faire des progrès, le général Langlois prétend qu'il faut un homme. Un homme, « c'est-à-dire une volonté opiniâtre sachant briser les inerties et enflammer les bonnes volontés ».

Cette volonté opiniâtre a-t-elle un nom ? On a murmuré celui de M. Doumer. On rappelle que les articles réclamant un homme datent précisément de l'époque où l'ancien viceroy de l'Indo-Chine trônait au Palais Bourbon et où la fortune semblait lui sourire. On rappelle que, président de la Chambre, il ne cachait à personne son intention, s'il devenait chef du gouvernement, de prendre le général Langlois au ministère de la guerre. On rappelle qu'ils ont été ensemble, il y a quelques mois, assister à des écoles à feu qui eurent lieu dans l'Aisne, c'est-à-dire dans le département qui a envoyé M. Doumer à la Chambre. Le parlementaire cavalcadait aux côtés de l'homme de guerre. Et on a pu en conclure qu'il y avait partie liée entre eux.

Il est pourtant douteux que le général, fin et avisé comme il l'est, ait voulu désigner ce mandarin déchu, précisément. Il pensait sans doute à tout le monde. Le premier venu lui eût plu, qui aurait montré « une volonté opiniâtre ». Libre à

chacun de se reconnaître sous les traits du monsieur qui sait « briser les inerties et enflammer les bonnes volontés ». Le général Langlois n'a pas en politique des opinions bien arrêtées ; mais sa carrière lui a inspiré cette conviction qu'avec de la force on finit par réussir. Et il cherche quelqu'un qui soit fort, sans trop lui demander quels principes il fera prévaloir. C'est ainsi que le cavalier demande surtout que sa monture soit « dans le mouvement en avant ». Il lui importe peu qu'elle soit souple ou raide : l'important, c'est qu'elle ne cherche pas à se dérober à son action. Il se charge du reste.

Une personnalité énergique, bien accusée, voilà qui fera l'affaire. Nous orientera-t-elle vers le progrès ? Nous mènera-t-elle à la réaction ? Questions vraiment secondaires. Les règlements militaires disent que l'inaction est la pire des fautes : donc, agissons. Que ce soit dans un sens, que ce soit dans l'autre, agissons.

L'histoire nous montre quelle énorme puissance un homme peut obtenir, quel ascendant il est capable d'exercer. Le général Langlois évoque à ce sujet le souvenir de Gambetta. Il a jugé prudent de ne pas parler de Napoléon, ou du moins de ne le citer qu'en passant, dans le tas.

« Nous ne devons pas oublier, dit-il, que la force morale est encore le facteur principal, et la force morale se puise dans la foi en une idée ;

» Les soldats d'Alexandre, de César, de Napoléon, avaient la foi en un homme avec la gloire pour idéal ;

» Dans l'armée de Mahomet, c'est la foi religieuse ;

» Avec Jeanne d'Arc, c'est une foi religieuse plus pure, plus noble, avec l'idée naissante de la patrie française ;

» Pour les Allemands, en 1866 et en 1870, l'idée est l'unité allemande ;

» Sous la Révolution, l'armée française a l'idéal de la liberté ;

» En ce moment (mai 1905), les Japonais ont sur leurs adversaires la supériorité morale incontestable que leur donne la foi dans l'avenir de la race jaune, dans la suprématie du Japon sur toute l'Asie. »

Donc, il nous faut deux choses : la foi et une idée, ou un homme qui incarne une idée, et — à défaut — un homme qui tienne lieu d'une

idée. C'est là, en effet, la conclusion du livre. Voyez la dernière page. Il y est dit :

« En 1871, grâce à un patriote énergique, nous avons montré une ténacité remarquable. Que ce souvenir nous donne bon espoir.

» Mais, ne l'oublions pas, pour faire de grandes choses, il faut un homme. »

Et un homme, répétons-le, en qui on ait foi. Ayons la foi ! Ayez la foi ! C'est le *leitmotiv* du volume. « Il faut une tragédie, pour le peuple », dit au dramaturge des Millets le digne général de Briais qui... s'en fiche. — « Il faut une foi », dit pareillement le général Langlois à ses lecteurs.

« Je compte sur l'opinion publique pour forcer la main aux sceptiques. » (*L'Artillerie lourde de campagne*, page 61).

« Débarrassons-nous des sceptiques. » (*Mesures à prendre*, page 86).

« Combattons à outrance le scepticisme. » (*Le Service de deux ans*, page 127).

« Ayons la foi, cette force à laquelle rien ne résiste, sans laquelle tout est faiblesse. » (*Les Places du moment*, page 251).

Inutile d'insister. La valeur philosophique du général Langlois n'égalé pas sa valeur professionnelle. Sa doctrine est vague. Elle tend à provoquer une disposition à l'enthousiasme et à la confiance sans leur

donner d'objet défini. On adorera un fétiche si aucune divinité ne se révèle. A défaut d'idées, engouons-nous de quelqu'un. Mais cramponnons-nous à l'enthousiasme qui est « notre planche de salut ». « Luttons, car celui qui désespère et renonce à la lutte par indifférence, par faiblesse ou par peur, ne mérite aucune pitié ; il doit disparaître, c'est la loi de nature. Nous ne voulons pas, nous ne devons pas disparaître, et nous ne mourrons pas si nous conservons pieusement la foi, la foi en nous-mêmes, la foi en notre rôle social de nation d'avant-garde dans la marche vers le progrès humain. »

Vous le voyez, c'est simple comme bonjour. Peut-être même trouverez-vous que c'est beaucoup trop simple. — « Vous êtes anémique, dit le médecin en tâtant le pouls d'un pauvre diable de malade qu'il trouve couché sur un grabat dans un taudis. Buvez du vieux bourgogne d'un bon cru ; mangez du bifteck saignant ; allez passer l'hiver dans le Midi. Et vous vous remettrez. » C'est simple aussi, cela...

... Brave général Langlois ! Brave philosophe ! Brave tacticien ! Brave journaliste ! Brave sénateur ! Brave républicain ! Brave réactionnaire ! Brave militaire ! Brave général Langlois !...

LA FÉDÉRATION RÉGIONALISTE FRANÇAISE

La Fédération régionaliste française a été fondée au mois de mars 1900. Elle a groupé, dès ses débuts, toutes les initiatives régionalistes. Directement ou indirectement, toutes ces initiatives sont aujourd'hui associées à la sienne. Elle réunit plus de mille adhésions individuelles. Mais beaucoup de groupes importants sont affiliés à la Fédération, et chacun n'est compté que pour un adhérent. Il n'est pas excessif de dire qu'il y a aujourd'hui 30.000 régionalistes en rapports constants avec la Fédération.

Les parlementaires de tous les partis politiques sont ses auxiliaires très actifs. Citons Krantz, Charles Beauquier, Colin, Ajam, Louis Martin, Hémon, Jules Legrand, Louis Marin, Antide Boyer, de Marcère, Lefas, Lemire, de l'Estourbeillon, de Gailhard Bancel, Morlot, Delbet, Justin Godard, Bienvenu-Martin... Il faudrait en citer beaucoup d'autres. En dehors du Parlement, elle a eu jusqu'ici pour conférenciers des hommes tels que Charles Le Goffic, Vincent d'Indy, Paul Boncour, Pierre Foncin, Roger-Marx, Clédât, Mellerio, Albert Métin, Jean Lahor...

M. Charles-Brun est le directeur du bulletin très informé et très vivant

de la Fédération, qui a pour titre l'Action régionaliste. Il est le secrétaire général de la Fédération régionaliste française. Universitaire et écrivain il a consacré tous ses efforts à la cause de la décentralisation. De Paris où il réside, comme tous les décentralisateurs émérites, il a rayonné dans tous les centres provinciaux où il était possible de ranimer les activités. Orateur très documenté et très chaleureux, il a fait beaucoup de prosélytes. Il n'est pas excessif de prétendre que la Fédération régionaliste française lui doit presque tous ses progrès qui sont considérables.

Nul n'était mieux désigné que lui pour déterminer ici le programme de la Fédération au début d'une législature où plusieurs lois décentralisatrices seront examinées et votées. La Fédération régionaliste française jouera son rôle pour hâter cet examen et ce vote. L'heure est venue pour elle de l'action décisive. Le Censeur politique et littéraire, publiant l'étude de M. Charles-Brun, est heureux de s'associer sans retard à cette action indispensable et capitale.

Voici un menu fait, et plein de sens.

Il y a dix ans, quand on prêchait la renaissance nécessaire des provinces françaises, quand on prenait la défense des vieux costumes, adorables et logiques, des traditions, touchantes et utiles, quand on prétendait retrouver notre lyrisme dans le trésor large ouvert des chansons populaires, on passait aisément pour un reconstruteur de fossiles. On prenait un petit air de Cuvier, dont une vanité naturelle s'accommodait sans effort. Proprement, on semblait tomber de la lune avec l'unique propos d'écheveler des paradoxes. Si l'on dénonçait dans le régime centralisateur le meurtrier de nos énergies et de nos initiatives individuelles, M. Prudhomme se levait et, gratuitement, versait un couplet astucieux sur l'unité du pays et les bienfaits d'un gouvernement fort. Cependant, M. Homais annonçait une page immortelle et condamnait, au nom des locomotives et de l'inéluçtable progrès, ce qui lui paraissait une odieuse régression.

On s'amusait passionnément, en ce temps-là. Beaucoup furent décentralisateurs simplement pour entendre des happelourdes solennelles et vérifier cette forte pensée de Renan que la bêtise humaine est la seule chose qui puisse donner la mesure de l'infini.

Aujourd'hui, si l'on veut s'enquérir des « tendances » de la jeunesse, et être complet, on ne saurait négliger l'idée de décentralisation. Mes

amis de la Fédération régionaliste française (de la F. R. F. comme on dit pour être court) peuvent, je pense, tirer quelque orgueil de ce résultat.

* *

Que leur campagne incessante et bien réglée (articles de journaux et de revues, publication d'un bulletin, de tracts, de brochures, congrès, conférences, etc.), y ait contribué largement, je n'irai point là contre. Et je sais trop aussi la puissance du verbe dans notre pays pour ne pas avouer que la fortune rapide du mot « régionalisme », inconnu, ou presque, hier, employé à toute occasion, aujourd'hui, a servi considérablement nos desseins. « Décentralisation » est un mauvais terme : long, assez laid, déjà usé et comme flasque. Enfin, et surtout, c'est un mot négatif, alors qu'il doit exprimer une réalité vivante et agissante. « Régionalisme » n'est pas excellent : mais il est positif, du moins, et à la vogue. On commence à l'entendre même. Cela est beaucoup.

Mais, plus que tout le reste, j'imagine, la force de la vérité sur des générations, mieux habituées à examiner par elles-mêmes, nous a valu le succès, et d'occuper notre place.

La raison finit toujours par avoir raison. Cette lourde machinerie gouvernementale, que le ministre de l'Intérieur comparait naguère à la machinerie de Marly, et que la République hérita de la monarchie centralisatrice, après que Napoléon l'eut

encore compliquée, ne saurait être défendue par aucun argument valable. Historiquement, elle est un nonsens.

Géographiquement, elle est un défi à l'homogénéité géologique et économique. Qui ne s'est plaint, ayant eu plus ou moins à traiter les affaires publiques, de lenteurs incroyables et d'insupportables détours ? Qui ne s'est ému, parmi les statisticiens, du nombre croissant des fonctionnaires, et, parmi les sociologues, des forces vives ainsi soustraites à la prospérité de la nation ? Et qui pourrait souffrir raisonnablement qu'un département comme la Lozère, qui compte quatorze fois moins d'habitants que celui du Nord, et fournit cinquante-quatre fois moins de recettes au Trésor public, ait à peu près le même appareil d'administration générale ?

Petit côté de la question, au demeurant, encore que de pressantes nécessités budgétaires l'aient violemment éclairé. Nous cherchons autre chose que des économies (nullement négligeables) dans les réformes que nous préparons. Enlever à Paris un peu de son prestige et aux Chambres un peu de leurs pouvoirs, ce serait, pour nous, rendre aux citoyens la pratique et le goût des affaires publiques, les détourner du fonctionnarisme abêtissant, développer l'initiative privée, attacher les paysans au sol, à l'aide d'un enseignement pratique et professionnel, restaurer les industries locales et le commerce local, conserver à la province, par la création de grands centres bien choisis, les éléments intellectuels et artistiques que la capitale, sans grand profit pour personne, draine impitoyablement. La résurrection du costume des filles d'Arles, ou l'exploitation des richesses naturelles d'un pays et sa mise en valeur par des syndicats d'initiative, voilà de bon régionalisme ; et la nomination des instituteurs enlevée aux préfets, c'en serait encore, et de non moins bon. Un poème de Mistral nous appartient, et une entreprise de théâtre populaire : mais la Loire navigable ou la houille verte ne nous échappent point davantage. L'autonomie communale nous inté-

resse : demain, il faudra nous occuper des pouvoirs des conseils généraux, ou de la protection des paysages, ou de l'industrie paysanne de la dentelle.

*
**

Ce programme est vaste ; il peut épouvanter par son ampleur. Ne nous lassons pas de le redire : bien plus qu'un système, le régionalisme est une méthode. C'est par là, précisément, qu'il force l'attention et la sympathie de la jeunesse contemporaine. Il lui offre un effort puissant et harmonieux de conciliation entre la tradition et le progrès, entre l'individualisme et l'associationisme, comme entre l'idée de liberté et celle de discipline. Il lui suggère une solution à l'un des plus graves problèmes qui se posent devant elle, dès l'aube. Le régionalisme, largement compris, c'est l'ordre dans la cité humaine. A sa base, l'idée de libertés (ce pluriel n'est pas mis là au hasard), et celle de différenciation. Un régionaliste ne peut être un jacobin (il y a des jacobins de droite comme de gauche) ; il ne peut être un uniformiste. Voilà les deux points initiaux. Lassé des agitations et des paroles, il croit à des réalités profondes : la race, ou, si ce mot effraie, le type ethnique, l'habitat, le genre de cultures et de vie, la tradition historique et linguistique. Il bâtit son système sur ces réalités. L'image lui plaît, qui fait de l'être humain une plante : une plante souffre d'être déracinée. Ces différenciations, rien ne permet d'essayer de les effacer, et, d'ailleurs, l'entreprise serait aussi vaine que criminelle. Il faut, au contraire, les entretenir pour la vie et la beauté, qui est la fleur de la vie. Elles doivent se marquer librement, elles indiquent le sens de la liberté. L'erreur individualiste, — car il y a un bon et un mauvais individualisme, — c'est de tolérer que l'individu, s'il lui plaît, tâche à se développer même contrairement aux nécessités que lui imposent sa terre et ses morts. Il n'aura son développement sain et fructueux que sans elles. Il ne se fera pas l'esclave aveugle des parties mortes du passé : il profitera de l'expérience renouvelée des an-

e êtres. D'après la doctrine régionaliste, il concédera aux groupements naturels et traditionnels, commune, associations corporatives, région, nation, tous ceux de ses droits, mais ceux-là seulement, dont l'abandon lui assurera des avantages supérieurs à ceux que lui assure leur maintien. Et ce que je dis de ses droits civiques vis-à-vis des groupements, je le dis vis-à-vis de sa longue lignée, des droits de sa sensibilité et de son intelligence.

* *

Voilà qui nous pousse un peu au-delà de cette décentralisation modeste, réduite à la suppression de quelques sous-préfets, ou, tout au plus, à un nouveau découpage territorial, et telle que certains l'imaginent encore.

Voilà surtout qui passe de loin les prétendues tentatives décentralisatrices, — hommages que la badauderie rend à la conviction — : acteurs du boulevard allant colporter à travers nos grandes villes les dernières inepties à succès, anémiques revues singeant, dans un chef-lieu de canton, le *Mercur de France* ou l'*Ermitage*, naïfs versificateurs rimaillant l'éloge un peu éculé de la petite patrie. Du moins de telles vues expliquent la passion qui anime les régionalistes conscients et la variété des concours auxquels ils ont droit. Leur action, pendant la prochaine législature, ne saurait être que celle qu'ils exercent depuis six ans déjà, mais amplifiée par la faveur qu'ils rencontrent. Le premier propos de la Fédération régionaliste, celui qui a permis l'accord sur un programme minimum d'hommes appartenant à tous les partis, celui qu'elle a poursuivi avec une louable obstination et malgré la médiocrité de ses ressources, c'est de créer, si l'on me passe ces barbarismes, un état d'âme, une mentalité régionaliste. Dans les milieux indifférents, répandre quelques vérités élémentaires, présenter surtout la critique, unanimement approuvée, des excès centralisateurs, rendre aux provinces l'orgueil nécessaire et leur enseigner que Paris ne saurait être tout et que l'apoplexie au cen-

tre se compense par la paralysie aux extrémités ; là où le terrain est déjà préparé, rapprocher et mettre en rapports les groupes souvent hésitants sur la ligne de conduite à suivre et n'ayant du régionalisme que le sentiment ; instruire les uns par l'exemple des autres ; traduire avec clarté ce qui n'est encore chez beaucoup qu'une aspiration confuse ; préciser la doctrine par des études comparatives, des conférences, des discussions, des enquêtes, des congrès : telle a été l'œuvre de la F. R. F. depuis sa fondation, telle restera son essentielle raison d'être. Travail de longue haleine, dira-t-on. Mais quoi ! le régionalisme ne commet pas l'erreur de ses adversaires qui négligent le rôle du facteur temps dans les affaires humaines. Je vais plus loin. Si, par impossible, un Parlement généreux nous octroyait demain la constitution régionaliste que nous rêvons, le personnel manquerait : citoyens et associations de citoyens failliraient à leurs obligations nouvelles, et une démocratie inorganique, laissant le champ aux tyrannies locales, réclamerait bientôt qu'on la ramenât aux carrières de la centralisation.

De même que le succès définitif d'une propagande ainsi comprise est à longue échéance, on voit aisément qu'elle emploie les talents les plus opposés. Les uns, parmi les régionalistes, restent fidèles à la conception pittoresque et esthétique des anciens jours : le livre, le poème, le théâtre, la mode, suffisent à leur attention. Ils maintiennent les vieux dialectes, honorent les coiffes de dentelle, garnissent les vitrines de musées régionaux. D'autres font du régionalisme une machine de guerre politique. D'autres assignent le premier rang à la renaissance économique des régions : le reboisement, le travail à domicile, les industries locales, les ports francs, la réfection de notre outillage national les occupent exclusivement. Point de milieu, non plus, où le régionalisme ne puisse pénétrer. La presse de province ne connaît pas encore ses intérêts véritables : elle n'en accueille pas moins, si l'on y met de la discrétion, les articles où notre doc-

trine s'expose. Toutes les revues de province ne sont pas de province, au mauvais sens du mot, et quelques-unes ont d'assez bons rédacteurs, pour des rédacteurs de province. Certaines s'appuient même sur des maisons d'édition. Sociétés de conférences et Universités populaires traitent avec faveur les sujets locaux. Il n'est élection où quelque régionaliste habile ne puisse obtenir au moins des promesses d'un candidat en mal de suffrages. Et surtout, comme de plus en plus, agriculteurs, industriels, ouvriers, mutualistes, coopérateurs, sans grand souci de doctrine, agissent d'après la méthode régionaliste, enferment leur activité dans le cadre d'une région délimitée par les nécessités de leur œuvre, rien n'est plus facile que de dégager, grâce à une application éclairée, ce régionalisme inconscient. Encore un coup, l'article, le discours, la conversation, le tract, la brochure, l'affiche, les interventions les plus diverses, l'application aux sociétés les plus différentes, tout nous a été bon, au cours de ces dernières années. Il est bien certain que nous ne modifierons pas notre tactique, et que nous songeons seulement à multiplier nos efforts.

*
**

C'est un ordre dispersé, en quelque façon, indispensable à la diffusion de nos idées, à la création de cet état d'âme dont je parlais tout à l'heure. Mais, sans y renoncer nullement, je crois, en effet, que l'instinct est venu de « sérier les questions », et que tel et tel article de notre programme sont assez bien étudiés, réalisent assez bien l'accord, sont assez approuvés du grand public, pour que nous concentrons sur eux le fort de notre propagande. A la naissance de la Fédération, un desideratum semblait impérieux entre tous : la création, en France, de régions logiques et homogènes, le remaniement de la carte administrative.

Nous avons gardé la partie négative et critiqué de cet article : la lutte contre l'absurde division départementale. A pied d'œuvre, on s'est

arrêté quand il s'est agi de reconstruire. Chacun avait son projet de division nouvelle. Chacun tirait de sa poche une carte. Force fut bien de reconnaître que la réforme n'était pas prête, qu'il fallait y habituer les populations, promptes à s'échauffer sur leurs intérêts locaux menacés, étudier mûrement, et laisser la régionalisation spontanée des syndicats, des industries, des dialectes, élaborer lentement la carte du pays. Le temps venu, le Parlement, au lieu de trancher dans l'arbitraire, n'aurait plus qu'à sanctionner ou à concilier. Avant de créer la région, et de lui donner sa représentation régionale, il convenait de développer les centres régionaux, de les doter de tous les organes nécessaires : la région se délimiterait d'elle-même, pour ainsi dire, autour du centre auquel elle se rattacherait directement par l'origine, par la communauté d'intérêts et de langage, par la facilité des voies de communication.

Tout ainsi mis en place, la Fédération régionaliste propose à la fois au Parlement, sous la forme de projets de lois qui lui seront soumis au cours de la législature, et à l'opinion publique, sous les formes précédemment indiquées, de reviser les deux lois constitutives de 1871 et de 1884 ; la loi sur les conseils généraux et la loi municipale.

En ce qui concerne la première, elle demande l'*extension des pouvoirs financiers* de nos assemblées départementales, la *permanence* (et, disent quelques-uns, la rétribution des fonctions) de la *commission départementale*, la *décision en dernier ressort* (sauf recours devant le Conseil d'Etat) *sur les affaires propres au département seul*, enfin pour aider à la création de la région, le *syndicat de départements* en vue d'intérêts interdépartementaux.

En ce qui concerne la seconde, elle réclame, avant tout, la *différenciation des communes rurales et des communes urbaines* : la plaie de notre régime communal, c'est la petite commune, qui n'a ni en hommes, ni en argent, les ressources nécessaires à son administration autonome. Elle propose, en outre la

suppression des entraves mises par les lois en vigueur à l'autonomie des communes, concernant le mode d'exploitation des services publics, *une plus grande liberté dans le choix des taxes budgétaires*, le *referendum*, au moins pour la sanction des initiatives entraînant de nouvelles charges.

Programme minimum, auquel, j'y reviens, des hommes de tous les partis, et rompus aux affaires, ont collaboré.

Le programme intellectuel et artistique, si vaste, n'est pas moins précisé en vue de l'action prochaine. Nous avons, au cours de la dernière législature, obtenu une loi sur la protection des paysages, complétant la loi sur la protection des monuments historiques. Mais la loi sur les Universités est timide et incomplète. Nous demandons que les Universités de province soient laissées *libres dans le choix de leurs programmes et de leurs professeurs*, sous les réserves ordinaires, et encore, s'il est possible, *dans l'administration de leur budget*. Cette dernière mesure est plus grave : elle entraînerait, à peu près certainement, la ruine de plusieurs Universités. Reste à savoir précisément si, pour des considérations électorales, on n'en a pas créé un trop grand nombre et si cinq ou six centres universitaires, en dehors de Paris, ne seraient pas suffisants. Le régionalisme n'est pas le particularisme.

En revanche, tous les régionalistes sont d'accord sur la nécessité *d'adapter aux besoins locaux* l'enseignement, dans ses trois ordres : c'est la seule manière de le rendre pratique et réaliste. Et ils verraient, avec une approbation unanime, les musées de province, inénarrables invalides de l'art pompier, devenir de véritables *musées régionaux*, par le choix des artistes, des sujets et des collections.

J'achève, sympathique à toutes les initiatives économiques régionales, la Fédération inscrit en première ligne deux réformes sociales dont il est inutile de souligner l'importance : la création du *bien de famille incensurable et insaisissable*, *l'organisation professionnelle par région*, avec

toutes les suites qu'elle entraîne (organisation régionale du syndicat, des retraites, de la mutualité, de la coopération, de la représentation professionnelle).

*
**

J'ai dit que nous poursuivrions l'accomplissement de ces réformes à la fois au Parlement et devant l'opinion publique. Pour celle-ci rien ne servirait d'insister : il est clair que c'est en dehors du Parlement que nous devons avoir l'action la plus retentissante, et pour le forcer à agir et, principalement, pour que nos victoires parlementaires ne soient pas rendues inutiles. Une réforme régionaliste doit être comprise et acceptée par tous, si l'on veut qu'elle ait son plein effet : elle demande la formation d'un personnel et d'habitudes civiques. Déjà maires et conseillers généraux n'usent point de toutes les prérogatives que leur accordent les lois existantes. Il paraît juste de les y accoutumer avant d'en obtenir pour eux de nouvelles. Je n'irai cependant pas aussi loin que certains régionalistes intransigeants qui verraient presque avec déplaisir les Chambres s'occuper de nos affaires.

Je crois bien que, pour le moment du moins, le régionalisme doit continuer à ne s'inféoder à aucun parti et se tenir en dehors et au-dessus de la politique, qu'il peut, comme l'écrivait un peu dédaigneusement un régionaliste breton, se concilier avec toutes les opinions éphémères des hommes. Chacun des adhérents de la Fédération conserve, bien entendu, sa liberté personnelle d'action politique et le droit de juger que tel régime, plus que tel autre, est apte à décentraliser. Il est même invité à convaincre ses amis de la nécessité du régionalisme, en ajoutant, s'il le veut, que le régionalisme, c'est la monarchie, ou c'est le socialisme : il sera ainsi mieux cru, autour de lui, et plus actif. Mais sur un programme minimum et bien défini (on voit assez que je n'ai parlé ni de la liberté d'enseignement, ni de l'Eglise libre dans la région libre, ni de rien de ce qui divise), sans arrière-pensée, monarchistes et répu-

blicains de diverses nuances, peuvent unir leurs efforts. Tout projet parlementaire d'esprit régionaliste est assuré de récolter des signatures à droite comme à gauche. Est-il permis de négliger, pour l'exposé de nos revendications, une tribune aussi retentissante? Ne peut-on espérer, ne fût-ce que sur des points de détail, des mesures législatives propres à décongestionner la France? On a beau jeu à railler les commissions où vont discrètement s'enfouir les projets. Nous avons vu, de la sorte, un certain nombre de grosses réformes dont on parlait toujours aussi, que l'on mettait vaguement à l'étude, et qui se sont, un beau jour, trouvées accomplies au grand ébahissement des sceptiques. Il y a plus. Une fois bien connues toutes les diversités des régions françaises, c'est en tenant compte de ces diversités que tous les problèmes sociaux — et les Chambres ont à les débattre, et elles ont déjà commencé — devront être résolus. Nous ne concevons la corporation ouvrière, la mutualité, la coopération, la solidarité, que sous la forme régionale. Quelque sujet que l'on discute, retraites ouvrières et paysannes, repos hebdomadaire, réglementation du travail, nos amis du Parlement se doivent à eux-mêmes de montrer comment c'est en consultant les intéressés, en variant l'œuvre législative suivant les régions, qu'il convient de légiférer.

*
**

Irai-je jusqu'au bout de ma pensée? Le bon sens est avec nous et les longs espoirs nous sont permis. Mais j'ai exposé tout à l'heure pourquoi nous ne souhaitons pas un suc-

cès immédiat. Cet engouement pour les idées régionalistes, qu'il faut bien reconnaître, n'en est, du reste, aucunement le gage. Beaucoup se disent régionalistes, et croient l'être, qui ignorent profondément l'*a b c* de notre doctrine. (On l'a bien vu, naguère, quand des publicistes aux bonnes intentions reprochèrent à M. Clémenceau de renier son programme décentralisateur, parce qu'il exigeait des rapports mensuels de ses préfets. Comme si déconcentrer était décentraliser, et comme si nous avions rien à voir dans la façon dont le pouvoir central se comporte avec ses agents! Qu'il respecte et développe les libertés régionales, on ne saurait lui en demander davantage.) Joignez-y les mauvais régionalistes, ceux qui donnent au public une caricature du système, à renfort de concours, de diplômes et de banquets. Mais même l'accord théorique sur les réformes que nous réclamons peut les faire échouer. « La chose se fera », disait Jules Simon dans je ne sais plus quel projet. — « D'autant », ajouta son interlocuteur, « que tout le monde la veut. — Alors, elle ne se fera pas. » Boutade qui marque la connaissance des hommes. Une majorité passionnée, et, dans bien des cas, une minorité opiniâtre sont plus assurées de faire aboutir leurs revendications que cette unanimité un peu molle. Nous connaissons l'étendue et les difficultés de l'entreprise avant de nous y appliquer : ce fut un des mobiles qui nous y entraînèrent; et il n'est pas mauvais de faire bien comprendre que l'intérêt immédiat n'est pour rien dans l'apostolat de ce qu'on a appelé si justement « une foi nouvelle ».

J. CHARLES-BRUN



LA VIE LITTÉRAIRE

La Fin du Symbolisme

ROBERT DE SOUZA, *Où nous en sommes ? La Victoire du Silence* (Librairie Floury). — GUSTAVE KAHN, *Symbolistes et Décadents* (Vanier, éditeur). — ADOLPHE RETTÉ, *Le Symbolisme* (Vanier, éditeur), etc., etc. — JACQUES ROUSSILLE, *Au commencement était le rythme...* (*Les Poèmes*). — FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN, *Plus loin*, poèmes (*Mercur de France*).

Il est bon que les auteurs attachent une grande importance à leurs ouvrages. Il est moins bon qu'ils s'exagèrent sans mesure la portée de leur œuvre. M. Robert de Souza dépasse toute mesure dans l'exagération. Il étudie la vie, la mort et la résurrection du symbolisme. Et il a des airs extrêmement triomphants. Il considère avec un beau dédain de divinité les pauvres êtres qui croyaient avoir tué le symbolisme et l'avoir remplacé dans la vie. M. Robert de Souza est très bien intentionné. Serait-il aussi maladroit que bien intentionné ?

Robert de Souza avait été d'abord un poète pour quelques personnes. Ses poèmes ne paraissent pas les plus notables même parmi les poèmes symbolistes. Un jour vint où Robert de Souza daigna « s'abandonner à l'action esthétique pratique » comme dit mollement cet homme d'action. Il est bien assuré d'ailleurs que l'action esthétique pratique est la seule action sociale qui ne désaccorde pas un poète (*sic*). Mais Robert de Souza a entendu des voix. Ces voix lui ont commandé de prendre les armes pour la défense et illustration de la poésie. Les voix ont précisé qu'il s'agissait tout spécialement de la défense et illustration de la poésie symboliste. Alors ce paladin a obéi et la poésie symboliste a vaincu...

C'est le bilan du symbolisme, dirais-je si je n'avais peur de désaccorder ce poète qu'est Robert de Souza — c'est le bilan du symbolisme qu'a établi l'auteur de ce livre définitif : *Où nous en sommes ? La Victoire du Silence*. Il l'a établi avec

une solennité verbeuse qu'on n'a pas accoutumé de trouver dans les bilans. Et aussi bien les bilans les meilleurs sont-ils toujours les plus simples, les plus brefs, les plus nets. Est-ce la faillite ? Est-ce la fortune ? Il faut bien des mots, bien des mots à Robert de Souza pour nous affirmer que c'est la grande fortune.

Qu'on le veuille ou non, le livre de Robert de Souza est un document essentiel touchant l'histoire et l'influence du symbolisme.

Robert de Souza est persuadé que cette histoire fut éclatante et que cette influence est immense. Alors pourquoi son livre, relatant minutieusement un fait capital, n'a-t-il pas ému davantage les milieux littéraires ? Ce livre marque contre d'obscurs détracteurs le triomphe du groupe littéraire qui régit le monde, et personne ne s'aperçoit seulement que ce livre a été publié. Le bulletin de Napoléon relatant la victoire d'Austerlitz a été assez lu. Le long bulletin où Napoléon de Souza rapporte la victoire du symbolisme n'a pas de lecteurs. Nul ne songe à le discuter. A peine quelques jeunes gens zélés l'ont-ils mentionné dans les petites revues où ils se hâtent d'écrire, n'ayant guère appris à lire ! L'hommage imperceptible de ces adolescents parés de pseudonymes pompeux suffit-il à constituer le triomphe ? Non cet hommage ne suffit pas. Il n'est rien, cet hommage. Et le silence profond où est tombé le livre de Robert de Souza est le témoignage le plus significatif que le symbolisme est fini, qu'il est mort et qu'il ne peut pas ressusciter.

Dieu est patient parce qu'il est éternel. En dépit de l'éternité que Robert de Souza attribue au symbolisme, il n'est pas patient.

Il s'irrite avec agitation parce que l'on a constaté la mort du symbolisme. Et ce paladin parle comme un lutteur de foires. Il injurie tous ses adversaires. Or, il voit partout des adversaires. Camille Mauclair avait servi le symbolisme. Il sert maintenant d'autres dieux. Robert de Souza le châtie cruellement de son infidélité. Au reste, Robert de Souza n'a pas peur de se commettre avec les adversaires les plus piétres : il descend rageusement même jusqu'à Fernand Gregh, même jusqu'à Gaston Deschamps... Il regarde avec mépris Sully-Prudhomme. Il ne sait de quelle épithète accabler Adolphe Boschot, réformateur de la prosodie. Mais Saint-Georges de Bouhélier est « *cet ingénu* » ou bien « *le jeune tambour Saint-Georges de Bouhélier* » qui « *depuis des ans crève sa peau d'âne à ressasser les mêmes rataplans...* ». Quant au jeune Maurice Leblond qui a mal parlé du symbolisme, il est « *l'ineffable Maurice Leblond* ». Quant au moins jeune Catulle Mendès, l'auteur du *Rapport sur la poésie française*, il est « *un juif portugais* ». Mais s'il réunit tous ses ennemis en un groupe, Robert de Souza écrit galamment :

« *Nous avons été enterrés à fond, enfouis avec le dernier siècle. Si vous n'étiez pas morts, vous parleriez ! et vous restez-là muets comme étouffés sous les ordures... Rien plus que le fumier n'est lourd.* »

Puis, Robert de Souza répète ses galanteries et dans une phrase qui sent son gentilhomme :

« *Encore fallait-il qu'une bonne fois liquidation fût faite des incroyables ordures dont on les couvrirait. Ces ordures retomberont toujours ; on ne triomphe jamais définitivement de l'ignorance intéressée...* »

Ordure, parce qu'on n'a pas compris suffisamment que les coupes logiques du sens selon ses accents passionnels, sont les génératrices du rythme et du mètre ? Ordure, parce qu'on n'a pas compris suffisamment que l'accent passionnel

groupe les mots suivant une valeur phonique et tonale autant que rythmique !

Voilà le ton de la critique de Robert de Souza. Est-ce la grande nouveauté dont le symbolisme a gratifié la littérature française ? Tant pis ! d'ailleurs il semble que Robert de Souza soit mieux à son aise dans ces moments de violence injurieuse et malodorante et qu'il force moins son talent que lorsqu'il prétend discuter... Il écrit alors un pathos qu'il serait dur et peut-être injuste d'imputer au symbolisme tout seul :

« *On peut toujours faire ce qu'on veut avec n'importe quoi, et en particulier de deux petits nombres un plus grand (sic).* »

« *... Quelques femmes synthétiques firent preuve d'une langue aiguë et savoureuse, mais d'une musicalité pauvre...* »

« *... Rien ne peut être étranger au poète... toutefois le magasin de sa raison reste, dans l'instant qui le soulève, attaché comme un banc de coquilles obscures au fond des eaux ingénues de son âme...* »

L'auteur des *Sources vers le fleuve* serait donc un prosateur moins informé de la syntaxe française que de la rythmique symboliste ; mais il y a lieu maintenant de retenir ce simple fait : à savoir que célébrant la victoire du silence Robert de Souza est un silencieux bien criard et un triomphateur bien mécontent.

*
**

Je ne me trompe pas, Robert de Souza qui veut étendre la domination du symbolisme sur la littérature entière, emploie les procédés de ceux pour qui le symbolisme ne fut jamais qu'une petite école, une petite chapelle littéraire où l'on célébrait un culte inutile mais singulier. S'il est encouragé par beaucoup de symbolistes, c'est que la plupart d'entre eux ne sont pas dégagés de leurs origines et ne se sont pas libérés des habitudes prises aux premiers temps où ils commençaient d'écrire des choses bizarres et incompréhensibles.

Le vrai symboliste est un jeune

homme cinquantenaire. Robert de Souza, qui est sorti de l'adolescence, discute comme un petit garçon. Il est puéril d'une façon qui serait charmante si elle n'était avant tout disgracieuse.

Robert de Souza accomplit un effort louable pour déterminer les origines du symbolisme. Grand novateur, il prétend se rattacher solidement à la tradition... Est-ce plus, est-ce mieux qu'un artifice de polémique?... Toujours est-il qu'il se donne ingénieusement pour maîtres les trouvères, Villon, Ronsard, Racine, Chénier, Hugo, Lamartine, Vigny, Gérard de Nerval, Baudelaire, Mallarmé, Verlaine, les poètes populaires... Et ce sont beaucoup de bons maîtres, encore que très différents les uns des autres...

Mais en même temps Robert de Souza écrase, accable les romantiques qui travaillèrent *en dehors*, pour des effets de gestes, pour *paraître*, tandis que les symbolistes travaillèrent *en dedans*, pour la création même, pour *être*... Après avoir cherché un maître, Robert de Souza est, malgré de vagues atténuations, le détracteur de tout le passé littéraire. Il proclame la déchéance de notre littérature nationale presque tout entière. Et il s'exalte parce que le symbolisme est venu et parce qu'il a vaincu... Le symbolisme déterminera toute la littérature à venir... Exaltation de petit disciple de petite école. Manque de critique!

Pis!... Robert de Souza ajoute à son livre tout ce qui peut en diminuer la vertu documentaire. Il l'injurie pour le fortifier. Il injurie d'abord tous les poètes venus plus tard que les symbolistes dans un monde désireux de se rajeunir, il les déprouce, il les compte exactement pour rien. Et quand il les a supprimés, quand il les a complètement annihilés, il se vante tout de suite que le symbolisme ait fait la conquête de ces êtres infimes, de ces êtres inexistantes... Ils sont parce que le symbolisme fut : et cela prouve la force du symbolisme et l'étendue de son rayonnement.

Ainsi l'intégralisme! car il y a l'intégralisme!... Eh bien! « L'intégralisme, signé de M. Adolphe Lacuzon

et paraphé des noms de MM. Cubélier de Beynac, Adolphe Boschot, Sébastien-Ch. Leconte, Léon Vannoz n'était autre, avec des atténuations, des principes sages — cela va sans dire — que le symbolisme, le symbolisme lui-même! seulement un symbolisme se servant de la poésie (chose lamentable!) pour sortir de l'esthétique et entrer dans la philosophie. »

Négligeons-le : « chose lamentable » du péjoratif Robert de Souza! Mais je viens de relire après son livre l'excellent petit traité de Jacques Roussille : *Au commencement était le rythme*... et j'ai idée que l'intégralisme est tout de même autre que le symbolisme... Les symbolistes ont travaillé. Pourquoi, ô Robert de Souza! les intégralistes n'agiraient-ils pas à leur tour? L'intégralisme eût-il été ce qu'il croit être et ce qu'il veut être si le symbolisme ne s'était pas manifesté tout d'abord? L'intégralisme est-il redevable à son insu de quelques-uns de ses principes ou de quelques-unes de ses inspirations au symbolisme? Les œuvres intégralistes nous l'apprendront sans doute bientôt. Mais Robert de Souza condamne à l'esclavage de jeunes esprits bien impatientes du joug...

D'ailleurs Robert de Souza considère tous les êtres qui peuvent ou qui font des vers comme des esclaves du symbolisme. Esclaves révoltés? Soit! Alors ils sont des pillards et des voleurs. Je cite, je cite :

« Ni Verhaeren, ni Griffin n'avaient attendu M. Gregh pour créer de « l'humanisme » qui soit de la poésie haute et neuve; ni André Gide, Paul Fort, Jammes, Ghéon, n'avaient attendu M. Saint-Georges de Bouhélier pour créer du « naturalisme » qui ne soit pas de la rhétorique genevoise; ni Paul Claudel, Stuart Merrill, Saint-Pol-Roux, Albert Mockel ou Adrien Mithouard n'avaient attendu M. Lacuzon pour créer de « l'intégralisme » qui ne perde pas l'expression lyrique; ni Samain ou Guérin n'avaient attendu les uns ou les autres pour créer un « néo-romantisme » qui ne soit pas tout extérieur; ni Marcel Schwob, Moréas, Ducoté, Pierre Louys, Van Lerberghé n'avaient attendu

MM. Louis Bertrand et Joachim Gasquet pour créer dans des sens divers un néo-classicisme qui ne soit pas d'une ordonnance inexpressive, pompeuse ou stricte, uniforme... »

Si j'osais employer le style trivial que Robert de Souza a introduit dans la critique, je dirais que chacun en prend pour son grade. Mais sans doute peut-on sourire de l'exubérance conquérante de ce toujours jeune champion d'une école de cinquante-années... Ni le grand Verhaeren, qui s'est dégagé de toutes les contraintes, ni Charles Guérin si libre lui aussi, si profondément personnel, ni Gustave Kahn qui a su être l'auteur de l'*Adultère sentimental*, ni Ducoté qui a écrit le *Servage* (l'*Adultère sentimental*, le *Servage*, ces œuvres si solidement rattachées à la grande tradition française avec laquelle Robert de Souza brise tous les liens), ni Verhaeren, ni Charles Guérin, ni Gustave Kahn, ni Edouard Ducoté, ne songeraient à mesurer l'influence du symbolisme par des dénombrements d'esclaves — et d'esclaves déchaînés...

Robert de Souza se complait à ces jeux surannés. Il a les habitudes des premiers temps du symbolisme, de ces premiers temps où le symbolisme ne cherchait à se caractériser que par ses excès même et ne prétendait dominer le monde qu'en méprisant le monde...

*
*
*

Les esprits indépendants s'écartent vite de ces coteries stériles et présumptueuses. D'autres y demeurent et en perpétuent obscurément les défauts. Robert de Souza semble être l'un de ceux-ci. Et il va tout naturellement à l'extrême limite de la puérité.

On avait constaté naguère, avec un peu de complaisance peut-être, que les principaux symbolistes étaient des étrangers, de race non française, de race non latine, et de cette constatation on tirait les conclusions que vous savez...

Robert de Souza tout guilleret, répond : Etrangers vous-mêmes ! Leconte de Lisle et Léon Dierx sont nés aux tropiques ! Heredia était un espagnol colonial. François Coppée

est plus ou moins belge... Alors Robert de Souza se contemple avec satisfaction et il triomphe un petit moment.

Puis, comme s'il n'était pas très assuré de la valeur de son argumentation ou bien parce que la contradiction militante est une nécessité de son esprit, il reprend sans retard que les exotismes sont dans la tradition française, qu'à chaque renouveau, notre poésie a repris force par la greffe d'une bouture exotique sur le plant populaire, que « *par leur naissance, leur origine ou leur culture, nos poètes auraient toujours été des étrangers si la langue, qui est le premier ciment de l'âme nationale, n'avait fait de leurs œuvres les assises de la patrie, que dès le moyen âge notre poésie doit aux Provençaux, alors plus qu'aujourd'hui des mètèques, un nouveau jaillissement lyrique... que la floraison de la Pléiade épanouit toutes les semences de l'Italie et de la Grèce, que notre xviii^e siècle n'a commencé de naître à la poésie que par deux poètes de l'île Bourbon, le chevalier de Bertin et le chevalier de Parny (inspirateur de Lamartine) avant le demi-grec André Chénier, etc., etc.*

Voilà comment Robert de Souza, après avoir juré que les principaux symbolistes ne sont pas des étrangers, que le cocasse Vielé-Griffin est de vieille souche lyonnaise, que l'aimable Stuart Merrill n'est qu'un soi-disant américain... se targue de démontrer avec des faits importants et de minuscules détails que la poésie française doit tout à des poètes étrangers...

Décidément Robert de Souza, critique du symbolisme, représente dans le symbolisme le parti-pris ingénu ou systématique, en tous cas l'exagération qui le dénaturent. Dira-t-on que cela est de peu de conséquence et que seules les œuvres peuvent faire durer l'empire d'une école dont tous les principes sont exposés et discutés depuis des ans ? Alors la lecture de *Plus loin*, la dernière œuvre de Vielé-Griffin, persuade qu'il y a aussi des poètes symbolistes qui n'ont pas encore discerné la folie des exagérations de jadis, qui n'ont rien appris

et rien oublié et dont l'art hermétique est véritablement un je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue. J'ai pris, je le concède, quelque plaisir aux chants délicats de *La Partenza*, aux oraisons mélancoliques pour Stéphane Mallarmé... Mais ayant lu l'*Amour Sacré*, je reste confondu. Peut-on citer sans trahir ? Je choisis au hasard les citations :

Oui,
Car un peu plus tard
Comme je vendais des coraux bifides
Au sacrificateur épanoui,
Riant selon mon art
Habile aux propos qui dérident
Jusqu'au front des vieillards,
J'entendis la voix grosse derrière moi ;
« Il rit, c'est un chrétien ! »
Je restai coi
Et fis encore le sourd
Cependant qu'on s'esclaffait à l'entour,
Plusieurs me connaissant depuis vingt années...

Ou bien :

Je riais sur la route
Pensant à Giovann, qui fuit et doute,
Doute s'il fuit, fuit pour ne pas douter,
Pense se retourner pour voir si on le pleure
Et pleurerait de rage si on ne le pleurait
Et s'ingénie à croire à contre-cœur
Que si on l'oubliait, il serait aise ;
Or, il s'attriste à la seule pensée
Qu'on puisse aimer un autre, l'insensé !
Et, malgré cela,
Il fuit pour ne pas aimer qui l'adore !
C'est drôle et triste
Mais plutôt drôle en somme.

Moi je tiens pour certain que c'est plutôt triste.

Ce ne sont pas là des vers. En dépit de toutes les considérations si minutieuses et confiantes en elles-mêmes, de Robert de Souza, par exemple, sur la technique du vers libre... ce ne sont là ni des vers ni de la poésie...

*
**

Que Robert de Souza critique, et Vielé-Griffin — faut-il dire : poète ? — s'obstinent dans leur erreur, cela n'écarte qu'eux seuls des grands courants littéraires qui ne sont pour cela guère moins abondants et guère moins impétueux.

Au surplus, cela ne dissuade personne de reconnaître l'apport du symbolisme dans la littérature de notre temps. Oui, il est vrai que le symbolisme a été une réaction idéaliste efficace contre le naturalisme excessif ; il est vrai que l'influence

du symbolisme a dépassé la poésie et s'est répercutée dans toutes les formes littéraires. Il ne me déplaît pas d'emprunter, au moins en partie, la formule de Robert de Souza :

« *Le symbolisme conserve la gloire d'avoir repris (et de soutenir) la force ascendante de la poésie pure dans l'intimité des âmes.* »

Oui, il est vrai que le symbolisme, comme le dit Georges Pellissier (Robert de Souza, qui a la manie bien symboliste de la persécution universitaire, est obligé de citer le juste témoignage de cet universitaire), il est vrai que le symbolisme a rompu avec ce réalisme et ce « mécanisme » parnassiens qui auraient fini par retrancher de l'art toute idée et tout sentiment ; il est vrai que le symbolisme a affranchi la métrique de règles tout artificielles et par là donné au poète la liberté d'accorder sa prosodie aux mouvements de sa sensibilité propre... On ne saurait rien dire de plus précisément exact.

Mais Robert de Souza prétend que « *d'où il en est le symbolisme ayant traversé depuis longtemps sa période impressionniste peut poursuivre avec une magnifique conscience son évolution constructive* ». Il le prétend et il ne le prouve pas. Et je suis enclin à penser que le symbolisme ne peut évoluer sans cesser d'être le symbolisme. Le symbolisme se meurt ayant accompli sa tâche utile mais éphémère. Les grands symbolistes pour continuer d'agir se transforment entièrement : ils se renouvellent.

La destinée du vers libre est unie à celle du symbolisme. Le symbolisme se meurt. Le vers-librisme est mort. Ou bien il s'amende pour se régénérer. Robert de Souza conserve toutes les héroïques présomptions du temps passé. Il ne voit rien en dehors du symbolisme et de lui-même. Il ne compose pas. Il n'abdique rien. Il juge faux. Son œuvre n'est qu'un pamphlet qui date. C'est pourquoi malgré la netteté impérieuse du livre de Robert de Souza, le symbolisme, qui est entré dans l'histoire, n'a pas encore son historien.

J. ERNEST-CHARLES

POÈMES

IN MEMORIAM

Pendant que je suis jeune et vivante, grand'mère,
Te voici morte, toi, sans rien dire, au pays,
Par quelque jour glacé de la saison amère,
Quand les prés ne sont pas encore épanouis

Je pense tendrement : tu fus si longtemps femme,
Et toute la fatigue était dans tes genoux.
Tu te reposes donc enfin de corps et d'âme
Dans la terre foncée et fraîche de chez nous.

Ta beauté n'était plus qu'une feuille séchée.
Tu n'auras maintenant ni forme ni couleur,
Plus rien d'humain, plus de regard et plus de cœur
Où loger la tristesse apparente ou cachée.

Ton esprit, compliqué jadis, était, en toi,
Devenu par avance aussi simple à la longue
Que les fleurs qui naîtront bientôt de ton corps froid,
Lorsque, au vent, germera ta sépulture oblongue...

Donc, l'étroit cimetière entre deux chemins creux
Ayant enseveli ta figure dernière,
Cette saine vieillesse et sa carrure fière,
Ce visage au beau nez de ruse, aux jolis yeux,

Requiescat sur toi, vieille dame normande !
Que la terre soit douce aux os qu'elle a couverts.
Et que bientôt l'Avril des champs et des prés verts
Balance sur ta mort une branche gourmande...

LUCIE DELARUE-MARDRUS

L'ÉTANG

Sur l'étang de mon âme où je ramais en songe
Mes yeux se sont penchés pour mieux voir jusqu'au fond.
Mais l'eau jalousement reflétait le mensonge
Des arbres de la rive et du grand ciel profond.

Car la face des eaux étalée en miroir,
Mêlant à des cieux vains l'apparence des ormes,
Répétait les objets prochains de l'aube au soir,
Veule et stagnant écho des couleurs et des formes.

Je suis le prisonnier de l'étang rétréci
Dont les pans du granit ont emmuré les rives ;
Loin des bords convoités dois-je rôder ainsi
Dans la barque à jamais où des carcans me rivent ?

Des sirènes peut-être et des monstres encor
Se cachent sous le tain décevant qui les garde,
Mais quand, pour scruter l'eau, je me penche à mi-corps,
Je ne vois que mes yeux et mes yeux me regardent.

Dans l'eau révélatrice, ô pouvoir me plonger,
Renonçant à jamais au reilet vain des mondes,
Afin d'apercevoir de mes yeux submergés
Les nymphes de l'étang et ses naïades blondes !

J'ai voulu lacérer avec mes ongles durs
Le magique tissu d'images protectrices :
A peine si mes doigts ont pu griffer l'azur
Où se ferma bientôt la double cicatrice.

Pourtant des profondeurs monte un murmure lent,
Cantilène d'amour que ma voix réitère,
Et les Lèvres, d'en bas, dictent l'hymne dolent
Dont j'assemble, étonné, les sons involontaires.

Et, bien que mes bras gourds aient délaissé les rames,
Je sens l'esquif poussé d'une invisible main,
Impérieuse et douce ainsi qu'en ont les femmes
Et dont la force aveugle a conduit mon chemin.

O mains qui m'attirez dans une route obscure,
Mains que l'étang dérobe à jamais sous ses fards,
Portez-moi vers la rive, étreinte d'une eau pure,
Où je puisse cueillir d'ignorés nénuphars !

PIERRE CHAINE

LE THÉÂTRE

LA PLUS AMOUREUSE

Le Vaudeville vient de jouer *La plus amoureuse*, comédie en quatre actes de M. Lucien Besnard.

On attendait beaucoup de M. Lucien Besnard, l'un des mieux doués parmi les jeunes écrivains dramatiques, l'auteur applaudi de *La Fronde* et du *Domaine*, l'auteur presque célèbre de *L'Affaire Grisel*.

J'ignore si cette nouvelle pièce réalise tous les espoirs que fit naître M. Besnard. Je sais toutefois qu'elle contient une belle idée et des parties de premier ordre. Cela suffirait, je pense, à y applaudir sans réserve si elle ne reposait sur la confusion — un peu surprenante quoique voulue — des deux genres.

*
**

Pierre Boissy, sorte de « neveu à papa », est sous-préfet par la grâce de son oncle, le ministre Gazerau.

C'est un joli garçon, assez fat, assez mou, gentiment nul, qui préfère se laisser courtiser par les femmes que d'expédier les affaires cou-

rantes. Il a, paraît-il, un regard irrésistible et met une coquetterie de courtisane à multiplier ses adoratrices. Pour l'instant, il est adoré de sa femme, Yvonne Boissy, et furieusement désiré par la plus intime amie de sa femme, Marthe Mareil.

Tout en appréciant le physique agréable de son mari, Yvonne Boissy garde des préoccupations d'ordre pratique. Sa tendresse n'étouffe pas ses ambitions. Rêvant une préfecture elle oblige son insouciant « Pierrot » à faire du zèle administratif.

Marthe Mareil, c'est, au contraire, l'Amoureuse sans épithète. Mariée à contre-cœur, n'ayant pas de vie sentimentale, le besoin d'aimer l'étouffe. Et plus elle revoit Pierre Boissy, qui était déjà mêlé à ses rêves de jeune fille, plus elle en subit l'attraction. Elle se tait encore. Mais sa passion est tout près d'éclater.

Elle éclate enfin, avec une brusquerie soudaine. Après un dîner

officiel chez les Boissy, où le voisinage du bien-aimé lui donnait la fièvre, Marthe Mareil se fait reconduire chez elle par Pierre Boissy. Ressentant l'amour comme un feu divin, elle se donne avec fureur. Et Boissy, qui a éprouvé près d'elle un vertige inconnu, l'aime à son tour, mais sans profondeur et avec quelque effroi.

Mais M^{me} Boissy s'inquiète vite de l'attitude bizarre de son mari. L'arrivée soudaine de Marthe Mareil, son air égaré confirment ses soupçons. Les deux femmes s'interrogent, croisent des regards haineux. Et l'Amoureuse, toujours impulsive, impatiente d'aimer librement, incapable de se plier aux hypocrisies de l'adultère, avoue bientôt la vérité. Elle avoue par deux monosyllabes, avec une sérénité implacable qui a paru d'une belle audace : « L'aimes-tu ? demande Yvonne Boissy. — Oui. — Es-tu sa maîtresse ? — Oui. » Boissy, lui, n'avoue pas. Et l'on sent bien qu'il n'agit que par égoïsme, pour éviter la ruine de son foyer, et non par galanterie. Il ment avec sagacité, avec lâcheté. Encore un peu, il dirait : « Cette femme s'est vantée... » Yvonne, très renseignée, ne se laisse pas éblouir. Elle quitte la maison conjugale, elle part pour Paris après avoir accablé Pierre de son mépris.

Boissy se précipite derrière sa femme. Il la rejoint à Paris, s'efforce de la ramener, mais vainement. Et le voici, ayant réintégré sa sous-préfecture, qui se laisse envelopper de poésie, baigner de passion par l'Amoureuse. Elle rêve, elle, la fuite en Italie. Boissy finit par acquiescer au projet. Mais au fond, il est inquiet. Il songe à l'avenir. Il regrette le foyer, l'habit brodé, peut-être Yvonne... Son égoïsme alarmé le rend perplexé.

Justement, arrive l'oncle Gazeran et, bientôt, Yvonne qui, édiflée maintenant sur la force conquérante de la passion, veut reprendre son mari par l'amour, prête à s'humilier en pardonnant. Du coup, Boissy renonce à l'Italie, ou plutôt il s'y rendra, mais avec Yvonne, ayant fait comprendre à Marthe,

non sans des gentillesses, qu'il avait assez d'elle.

Et le dernier acte nous montre, dans le décor italien où les Boissy sont venus cimenter leur réconciliation, l'Amoureuse, toujours fidèle à sa passion, venant se tuer non loin du chalet du bien-aimé, après avoir fait des adieux aussi discrets que déchirants, au son d'un flûteau de berger perdu dans la montagne. Le cadavre de Marthe corrigera peut-être Boissy — pour peu de temps — de la manie de ne rien prendre au sérieux.

*
**

Je discerne, dans cette pièce, d'abord un drame qui peut s'intituler : *L'Amour ou Marthe Mareil* et qui est l'histoire d'une passion en même temps que d'une passionnée. J'y vois ensuite une comédie moderne qui peut s'intituler : *Boissy ou le joli-cœur entre deux conquêtes*, et qui est l'histoire d'un fat doucereux, assez méprisable, obligé de choisir entre deux femmes alors qu'il continuerait volontiers à se faire adorer par l'une et par l'autre.

La comédie attriste tandis que le drame réconforte.

La comédie n'est là, j'en suis certain, que pour motiver le drame, pour lui donner une réalité contemporaine en prouvant que, même à notre époque d'artifice et de scepticisme, une passionnée de l'envergure de Marthe Mareil peut encore exister, et même communiquer sa chaleur et même imposer le respect.

Et c'est au drame que tient l'auteur ; et c'est lui qui charpente la pièce.

Le vrai sujet, c'est donc la vie amoureuse et la mort de Marthe Mareil, c'est-à-dire un drame d'une simplicité presque antique, l'éclosion, l'épanouissement et la fin d'une passion qui enfantait des extases dès qu'elle était partagée, et qui s'abîme dans la mort dès que l'être aimé se refuse à sa contagion.

Voyez, pour preuve, l'ampleur progressive que l'auteur donne à son Amoureuse.

Dès qu'elle se révèle, elle n'écoute plus que son élan ; elle s'affranchit des entraves sociales, oublie le

monde et son mari. Elle quitte le ton de la comédie pour prendre le masque tourmenté, la voix lyrique de la Passion. Sa pèlerine fanfreluchée de mondaine se drape en péplum, son attitude tourne à l'hératisme; et, semblable à quelque personnage de la tragédie grecque égaré en notre siècle d'automobiles, elle se réduit à n'être, sous une apparence féminine dont M^{me} Mégard détermine superbement la plastique, que des bras qui cherchent perpétuellement à étreindre, qu'une bouche qui clame sans cesse: « M'aimes-tu?... Si tu savais, moi, comme je t'aime! » Et elle déborde peu à peu les autres personnages qui finissent par n'éprouver et n'agir que par elle. Elle canalise l'intérêt. Présente ou absente, elle emplit le théâtre. Elle occupe tout le dernier acte où le décor italien semble n'intervenir que pour poétiser sa détresse et sa mort.

L'intention de l'auteur me paraît d'autant plus évidente qu'il n'a pas craint, pour la mieux préciser, de transgresser les lois du développement scénique.

On part, d'ordinaire, d'une situation fort simple, peu à peu compliquée par des incidents naissant les uns des autres. Ici, c'est le contraire; la complication est au début. On est, en partant, de plain-pied avec la réalité la plus terre à terre, dans un brouhaha de petites préoccupations provinciales, parmi une foule de gens qui dissimulent une foule d'appétits sous des entretiens touchant la politique, la toilette féminine, les plaisirs de Paris et même les vins de Champagne. On s'attend

à voir sortir de ces apartés plusieurs intrigues qui mêleront leurs fils. Et l'on aboutit à une tragédie à quatre figurants dont l'action se réduit à une plainte.

Malheureusement, le spectateur reste désorienté devant l'amalgame de deux pièces aussi contrastantes. Il s'étonne du brusque passage de la comédie au drame.

On voit bien grandir, au delà du type, jusqu'à l'entité, la figure de Marthe Mareil qui personnifie l'Amour. On sent bien qu'il y a, de son côté, une menace tragique. Mais, la pièce ayant gardé le ton de la comédie jusqu'à la fin du troisième acte, on ne s'attend pas à l'austère nudité du dernier acte.

On n'en goûte que plus tard, par réflexion, la sereine beauté. Tout d'abord, il paraît postiche. Et la réelle impression qu'éprouve le spectateur, quand le rideau baisse, est d'avoir entendu une comédie en trois actes suivie d'un drame lyrique en un acte dont on aurait supprimé la musique.

Il y a là, c'est certain, un vice de construction qui nuit à la clarté de la pièce.

J'ai déjà dit les belles attitudes de M^{me} Mégard. Il convient d'insister sur la profondeur de vie qu'elle donne aux deux aspects, l'élégiaque comme l'extatique, de l'Amoureuse.

M. Louis Gauthier tire parti, sans aisance, du rôle ingrat de Boissy.

Et, pour finir, je dois noter, avec les sérieux progrès de M^{me} Dorziat, la persistance toujours égale du talent de M. Lérand.

ÉMILE MAULDE

MIHAI OU LE FILS DU DRAGON

Ceci arriva jadis, qui n'est plus jamais arrivé — Et qui n'arrivera jamais plus.

Un dragon monstrueux vivait au fond d'une vallée. — Toute la vallée alentour était fermée — De montagnes hautes, de montagnes brillantes, — De montagnes de glace, — Où le soleil et la lune se regardaient. — Le dragon possédait de très grandes richesses. — Enlevées

aux rois et aux princes — Qu'il tuait, car tous les matins — Il quittait l'entrée de la vallée — Et tuait princes et rois et guerriers.

Il leur disait:

Arrêtez rois, arrêtez princes, — Je vous tuerai, mais je vous laisse — Me combattre avec vos épées.

Et le dragon avait un fils qu'il aimait fort, — Un enfant tout pareil aux beaux enfants des hommes, —

Un enfant qui portait ses boucles blondes — Par les épaules, sous le vent. Et bien avant le jour où ce conte commence — L'enfant était né d'une princesse que le dragon — Avait épousée et aimée. Elle mourut de frayeur — En voyant son époux sous la forme — Du dragon affreux qu'il était. — Pour elle, il devenait un jeune homme très beau, — Mais quand il quittait son épouse, — Il reprenait son aspect monstrueux — Et elle le vit ainsi et tomba morte.

« — Père, dit Mihaï au dragon et le dragon, — En présence de son fils, — Devenait un héros courtois et noble et qui portait — Un beau manteau d'argent.

« — Père, lui dit Mihaï, lorsqu'il eut atteint ses vingt ans, — Je veux te ressembler, être un héros aimé ; — Je veux tuer le dragon rouge, — Dont on parle dans ce vallon — Et qui boit le sang des guerriers et des rois... » Et le dragon frémit et dit : « Hélas, mon fils, — Peut-être le dragon n'est-il pas, — N'est-il point méchant en réalité ; — Peut-être aimerait-il aimer les créatures — Mais son destin l'a fait tel, qu'il doit boire — Le sang des hommes et manger leur chair, — Afin de ne pas mourir. »

« — Que m'importe, ô mon père, — Le destin du dragon ; il me faut le trouver — Et me battre avec lui et lui presser le cœur ; — Donne-moi une épée, mon père. »

Le dragon dit, en soupirant :

« Prends cette épée, — Prends mon fils, mais peut-être — Perceras-tu le cœur du pauvre dragon rouge, — Sans te servir de cette épée... »

Mihaï prit congé de son père et s'en alla heureux — Et le dragon le vit partir et dit : « Ma joie s'en est allée ; — O quand reviendra-t-il auprès de moi ?... »

Trois jours durant, le dragon rouge — Restait à pleurer sur une pierre, — Il demeura sans tuer, sans dormir ; — Mais le quatrième jour il se sentit tout faible. — Il sentit qu'il tremblait de faim — Et il se tapit comme de coutume — A l'entrée du vallon et alors — Il vit un vieux Voïvode s'avancer avec des guerriers. — Et le dragon cria au vieux Voïvode « Défends-toi ! » —

Et le combat ne dura pas longtemps. — Le dragon tua le vieux prince et le dévora. — Le vieux Voïvode portait à son cou — Un sifflet d'ivoire — Suspendu à une chaîne d'argent et le dragon le prit et pensa : — « Je donnerai ceci à mon cher fils Mihaï, — Quand il reviendra près de moi. »

Pendant ce temps, au galop du cheval, — Mihaï traversait les forêts, — Mihaï passait ; son cheval courait vite ; Mihaï passait joyeux, car sa jeunesse — Montait auprès de lui sur son cheval noir. — Mihaï disait : « O ma jeunesse, — N'est-ce pas que nous faisons bien — De parcourir la terre ensemble — Et de nous parler, toi et moi, tandis que le cheval nous porte et que les arbres chantent : « Voici un jeune homme qui passe — Avec sa jeunesse près de lui, — Que le jeune guerrier, qui monte un cheval noir — Avec sa jeunesse près de lui — Est un heureux guerrier et tous les jours de sa jeunesse seront heureux. »

Tout à coup il entendit un grand cri : « Au secours, qui que tu sois, jeune guerrier, ô, sauve-moi ! »

Et il vit une jeune fille — Qu'un grand ours brun était prêt d'emporter. — Mihaï bondit et son épée — Perça le cœur du monstre ; l'ours tomba.

« Grand succès, beau héros, dit la tremblante jeune fille... — J'ai quitté notre palais à l'aurore — Et, je me suis attardée ici, à jouer parmi les fleurs, — Lorsque l'ours brun est survenu. — Tu m'as sauvé la vie, ô beau jeune homme ; — Je suis la fille du grand roi — Qui demeure au bord des deux belles rivières, — Dont tu entends, n'est-ce pas, — Les murmures réunis. Viens donc — Vers notre grand palais. — Mon père — Sera heureux de t'accueillir et nos guerriers — Heureux tous de te voir. — Je te donnerai un doux voile d'argent traversé d'or et je te donnerai — Une longue ceinture fleurie — Où j'ai tracé des fleurs avec mes propres mains. »

« — O jeune fille, bien plutôt — Donne moi ton sourire — Que de ses propres mains Dieu le laisse — Fleurir sur tes lèvres. »

Et la jeune fille rougit. Jamais au palais de son père — Nul prince et nul guerrier — Ne lui avaient parlé ainsi. — Et elle avait vu la vaillance — Du jeune vainqueur et elle se sentit — Fièvre d'être aimée d'amour par lui. — Et elle remonta sur son cheval et tous deux — Traversèrent la forêt à cheval en silence.

Mais ils se regardaient et se souriaient si souvent — Que leurs chevaux boitaient — Et se trompaient de route, — Et ils riaient alors de la folie de leurs chevaux.

Mais des rumeurs de deuils les accueillirent — Aux environs du grand Palais. — Des sanglots et des cris venaient les accueillir — Jusque sur le chemin. — Et la Princesse éperonna son beau cheval — Et, quand elle arriva devant le seuil de marbre, — Elle demanda peureuse : « Pour qui donc sont les soupirs qu'on pousse ainsi ? — Pourquoi les vierges pleurent-elles — Et pourquoi les guerriers silencieux — Les regardent-ils pleurer ? »

Et l'un des guerriers s'avança et dit : « Belle Princesse, — Brave fille d'un brave roi, ouvre tes longs cheveux — Et couvre-t'en le front et les épaules ; ô Princesse, — Ton père est mort ; — Le dragon rouge l'a tué, — A l'entrée terrible du vallon. »

Et la Princesse dit : « Je ne pleurerai pas — Et que dans son tombeau le Roi se réjouisse — D'avoir une fille si brave, — Qu'elle ne le pleure pas. — Mais ma douleur est grande autant — Que la forêt et que le ciel. — Amenez-moi le cheval le plus prompt — Qu'ait possédé mon père ; — J'irai moi-même au fond de la forêt chercher son noble corps — Et le rapporter en ces lieux — Au travers de son beau cheval.

Mais au lieu de lui obéir les guerriers — Demeurèrent silencieux. — Alors la princesse comprit tout son malheur — Et s'enferma dans sa chambre et y resta trois jours — A déchirer son long manteau de pourpre — Et ses cheveux.

Au soir du troisième jour — Tous les guerriers prièrent dans la vaste église — Pour l'âme de leur roi, — Mais la Princesse n'avait point reparu — Et l'une des jeunes

filles s'agenouilla devant elle et lui dit : — « O belle Princesse, — Le jeune homme étranger qui t'accompagnait l'autre jour — M'a chargée de t'apprendre — Qu'il a juré sur ton visage et sur ton doux voile d'argent — De tuer l'affreux dragon rouge — Et d'apporter sa tête au seuil de ton triste palais. » — Et la Princesse dit : « Il vengera mon père, il a sauvé mes jours. — Je dois donc le revoir. Que l'on appelle auprès de moi cet étranger. »

Lorsque Mihaï parut, la Princesse lui dit : — « O beau jeune homme, ô héros inconnu, — Qui as sauvé mes jours, — Nous t'avons fait un triste accueil car nos âmes sont tristes. — Quitteras-tu ce triste palais — Sans voir désormais tous mes trésors inutiles, — Nos trésors vains, puisque le roi n'est plus ? »

Et Mihaï répondit : « Belle Princesse, je ne veux voir d'autre trésor que toi-même ; — Je t'aime et je t'emporterai au vallon où vit mon père. — C'est un endroit sauvage mais très beau. »

La Princesse dit : « J'irai voir le vallon où tu vis, beau jeune homme, — Et je t'épouserai quand tu auras tué le dragon rouge. — Va trouver ton père et dis-lui — Que je viendrai dans trois jours pour lui dire — Qu'il est un père heureux — D'avoir un fils tel que toi... »

Le dragon sommeillait au soleil et quand il s'éveillait il pensait : — « Où est mon fils Mihaï, que devient-il. Ah ! que n'est-il près de moi. » Tout à coup — La rumeur d'un galop lui fit vite reprendre — Son visage humain et il dit : — « Sans doute, Mihaï revient. » — Et Mihaï parut, — Et Mihaï s'écria : « Mon père, — J'aime une Princesse plus belle — Que mes rêves les plus beaux. — Elle viendra visiter ce vallon — Et vivre un peu de notre vie. »

Le père dit : « Elle est fille de Roi et doit vivre dans des Palais.

Bâtissons-lui un palais sur-le-champ. » — « — Comment père, un palais en un jour », — Dit le jeune homme étonné. — « Mon fils, va dormir sur la mousse, — Le reste me regarde », et Mihaï — Dormit sous les arbres longtemps et son

père — Leva sa grande baguette d'argent. — Les montagnes alors se mirent à se mouvoir et s'assembler — Et bientôt un palais splendide, — Ceint de terrasses bleues et de balcons roses, — S'éleva au fond des vallons. — Et le dragon se dit : « Le palais est splendide, — Mon fils sera content. »

Mihaï se réveilla avant l'aurore. — Il avait rêvé de sa bien-aimée. — Quand il vit le palais splendide, il s'écria : — « — Ceci est œuvre de sorcier. — Mon père est-il sorcier ? — Hélas, je ne voudrais pas être — Le fils d'un sorcier. » Le dragon, — Tout tremblant, répondit : « — O Mihaï, je ne suis pas sorcier, — Mais au temps où j'étais jeune et beau comme toi — Une fée m'a aimé — Et m'a donné une baguette d'argent — Qui obéit à tous mes vœux. »

Ces paroles rassurèrent Mihaï.

La Princesse arriva et il alla à sa rencontre, — A l'entrée du vallon et il lui dit : — « — Vois ce palais splendide — Il est à toi ; — Une fée l'a bâti avec sa baguette d'argent, — Une fée qui a aimé mon père, — Au temps où il était jeune et beau. — « Jeune et beau comme toi », répondit la Princesse.

Et le dragon, sous son visage humain, — Son visage de vieux guerrier parut alors — Et il baisa la jeune fille sur le front et lui dit : « Douce vierge. — Certes des fleurs fleurissaient, — A l'endroit où se posent tes pieds. »

Et ils entrèrent dans le palais splendide — Et traversèrent les salles resplendissantes — Et s'arrêtèrent aux bords des terrasses bleues. — Soudain la Princesse s'écria : « J'ai perdu mon cher faucon jaune. — Ah ! si j'avais un sifflet d'ivoire ou d'argent, — Je le rappellerais. »

Le dragon lui tendit le sifflet du Voïvode ; — « — Rappelle ton cher faucon jaune, — Je te donne ce sifflet blanc. » — « — O ! Mihaï c'est le sifflet blanc — Que mon père portait à une chaîne d'or. — D'où te vient-il, dis-moi, d'où il vient ? » Et le pauvre père à nouveau se mit à trembler car les yeux de Mihaï se posaient sur lui.

« — O Princesse c'est la rivière qui l'a apporté jusqu'à moi, — Tan-

dis que je restais à voir l'eau venir. — « Laissez-moi donc, dit la Princesse, — Garder le doux présent contre mon cœur. »

Une goutte de sang, une petite goutte — Ternissait le sifflet léger — Et c'était le sang du Voïvode — Qui restait là depuis le jour — Où le dragon l'avait tué. — Ils s'assirent joyeux et les coupes — S'emplirent de vins et de lèvres, les yeux — S'emplirent de plaisir, les bouches — S'emplirent de chansons. — Et le dragon se disait en lui-même : — « Je n'ai jamais connu tant de bonheur ». — Et puis il se troubla encore car la Princesse Lui demanda : « — Pourquoi, père, ne manges-tu pas ? ». — Il répondit « — Princesse, je ne mange — Que les choses qui croissent — Aux cimes des glaciers. »

Et ils parlèrent de faucons et de belle espèce — Et Mihaï tout content dit à son père : « — Cher père, — baise les cheveux d'or de ma douce fiancée. »

Alors le père se leva et de ses lèvres — Toucha les cheveux d'or ; — Mais, au moment où sa bouche — Frôlait les clairs cheveux, — La goutte de sang qui rougissait l'ivoire dit : — « Comment, ô jeune fille, — Te laisses-tu baiser les cheveux — Par le meurtrier de ton père ! »

Et le dragon trembla et la Princesse demanda : « — D'où viennent ces terribles paroles ? — Le Dragon dit : « — Mon alouette — Que m'a donnée la fée qui m'a aimé — Parle ainsi quelquefois le soir. — Buons le vin qui alourdit les coupes — Et rend plus légères les pensées. »

Mihaï dit à son père : « Regarde les yeux de ma bien-aimée — Ils sont frais comme l'étoile — Qui se baigne dans l'eau des torrents. »

Et le père regarda les yeux de la Princesse — Et la goutte de sang s'écria : — « Il regarde tes yeux et cependant il est le meurtrier de ton père ! »

Et le dragon dit, en tremblant : « — Ce sont les saules — Qui se font des affreux récits, — Pour éloigner le vent, quand le vent les tourmente ; — Allons écouter les roseaux : ils disent des choses plus

tendres — A la rivière qui est leur sœur. »

Et Mihaï dit : « — Prends la Princesse et conduis-la par la main, — Tandis que je tiendrai ses fleurs, son voile et son poignard. »

Mais le dragon n'eut pas plutôt touché les doigts de la jeune fille, — Que la goutte de sang s'écria : « Ne touche pas les doigts qui s'approchent des tiens ; — Prends garde, il a tué ton père ! »

Et Mihaï tire son épée pour atteindre l'invisible ennemi, — Puis il rit et dit : « Je suis stupide — Quelque mauvais esprit va se moquant de nous. — Chacun sait bien que c'est le dragon rouge — Qui a tué le roi. — Et j'ai juré que je tuerai le dragon rouge — Ou que je périrai par lui. »

Et la goutte de sang dit alors : — « Mihaï a juré, mais Mihaï — Ne tient pas son serment : — Et Mihaï furieux dit à ces mots : « — Je jure ; — Je fais un atroce serment ; — Je jure de ne point dormir, ni boire, ni manger, — Tant que le dragon rouge — Sera encore vivant. — Je ne veux pas que l'on m'appelle un brave guerrier, — Avant que je n'aie apporté ici — Le corps du monstre tueur de rois. »

Et le dragon dit, en tremblant : « Cher fils, — Ton serment manque de prudence. — Quel mortel privé de nourriture — Gardera assez de force pour détruire. — Les monstres vigoureux ? » Mihaï dit : « Ah ! tu as raison, mon père, mais j'ai parlé. — Et je dois tenir mon serment. »

Et la Princesse pleura longtemps et le père du guerrier — Pleurait aussi, car il savait — L'âme de son enfant et il savait — Que Mihaï connaîtrait faim, soif et mort — Plutôt que de céder en son devoir... — Et le Père en plus savait bien que Mihaï — Ne rencontrerait point le dragon.

Il se retira donc et prit conseil — De sa baguette magique. — « C'est moi qui ai tué le vieux Voïvode, — O toute-puissante baguette, — C'est moi qui suis l'affreux dragon, tu le sais bien, car tu me vois — Et avant que le soleil se couche — Mon fils doit tuer un dragon. »

La baguette magique dit : « Qu'il brise son serment, qu'il boive —

Une goutte de ton sang venimeux et il s'endormira et rêvera qu'il a tué — Le dragon rouge et que le corps du monstre — Lui fut ravi par le torrent, — Et tu lui donneras une de tes dents effrayantes — Qu'il rapportera à sa bien-aimée. »

Pendant trois jours le grand dragon — Gardait sa forme humaine et parcourut — Les forêts d'alentour et le troisième jour — Il rencontra Mihaï qui n'avait pris — Aucune nourriture, mais son image — Vivait tout entière dans ses yeux. — Sa voix, ses bras étaient faibles pourtant.

« — As-tu vu le monstre, ô mon fils ? »

« — Non, cher père, et je dois poursuivre mon chemin — Afin de le trouver. »

« — As-tu faim, as-tu soif, enfant ? »

« — Père la soif me brûle ; — Comme un incendie, je porte la soif en moi. »

« — Je suis sûr, ô mon fils, — Que sans rompre ton vœu, tu pourrais boire — Une goutte de mon sang. — Mon sang est frais encore, bien qu'il bouillonne comme aux jours — Où j'étais jeune et que ta mère — M'a aimé. »

« — Non, répondit Mihaï car j'ai juré de ne rien boire. »

« — Tu as juré, mon fils, — De ne point toucher l'eau, le vin ou le jus des plantes et du puits, — Mais tu ne songeais pas, en faisant ce serment, — Au sang de ton père. »

« — Non, non, — Répondit Mihaï, père, — Ne me tentez pas. »

Et trois jours de nouveau il parcourut la forêt et de loin — Son père le voyait pâlir et chanceler, — Et le troisième jour son père s'approcha de lui et dit :

« — O fils aimé, tu vas mourir. »

« — C'est vrai, père, je meurs, — Mais, j'aurai tenu mon serment. »

« — O fils aimé, je vais ouvrir mes veines, — Et tu boiras mon sang à même mes veines bouillantes. »

« — Non, père, non, le serment d'un guerrier — Est sacré et sa mort est sacrée aussi, — S'il meurt pour tenir son serment. Donc je mourrai. »

Mihaï s'assit au pied d'un arbre et il dit à la vie : — « Ma belle,

adieu, — Adieu ma vie au beau visage et à la lèvre douce — Et au cœur généreux. »

Alors son père lui dit : « — Lève-toi, — Va du côté de la rivière voisine et là — Tu trouveras le dragon rouge enfin. »

Puis le père disparut et Mihaï — S'en alla du côté de la rivière et parmi les roseaux — Il aperçut le monstre affreux et avec un cri de bonheur — Il se jeta sur lui, mais le dragon — Plongea dans l'onde et reparut à sa surface mort. — Et Mihaï soupira et Mihaï s'écria : « — Mon père m'a trompé il a empoisonné le monstre rouge — Et m'a volé ce noble exploit, je ne puis me vanter, maintenant, — D'avoir vaincu le grand dragon. » — Et il pleura et ses larmes tombèrent — Sur sa belle épée qui disait : « Hélas, je suis Une épée inutile ! »

Durant quatre jours et quatre nuits, — Dans son palais splendide, — Mihaï auprès de son épouse — Se réjouit parmi les fiers guerriers. — Et l'épouse riait et disait : « — Mon beau Prince. » Et Mihaï répondait : « — Ma belle épouse. » — Et tous étaient contents. — Mais au soir du quatrième jour il dit : « — Pourquoi. — N'est-il pas encore revenu ? »

— Et le cinquième jour son cœur devint pesant, — Et des pleurs coulèrent sur le beau visage — De Mihaï : « — Mon père est mort, ah ! je suis sûr — Que mon très cher père n'est plus. — Il est sans doute mort d'une blessure — Que lui a faite le grand dragon... » — « — O mon très beau seigneur, dit la Princesse, — Envoie tous nos guerriers et va toi-même — Chercher ton cher père en tous lieux. »

Et les guerriers avec Mihaï en tête — Coururent plaines et vallons en vain ; — Mais une nuit, que le sommeil — Fermait les paupières de Mihaï, — Il vit son père en songe et son père disait : « — Fils, ne me cherche plus, car je suis mort. — J'ai commis des crimes nombreux, — Mais je t'ai tant aimé, mon fils, que je te prie — De penser à moi bien souvent. — Ne parle plus du dragon rouge ; — Mais pense à moi. — Quand tu tireras mon épée, ô mon fils. — Prononce mon nom et alors — Ton épée sera invincible, — O très charmant guerrier, mon fils... » C'est un berger de la montagne — Qui m'a fait ce récit et il n'en sait pas d'autre et il m'a dit : — « — Je te donne mon seul récit... »

HÉLÈNE VACARESCO

CARNET DU CENSEUR

LE MAL D'ÉCRIRE OU LES MÉMOIRES D'UN VIOLONISTE

Allons bon ! voici un violoniste qui écrit ses MÉMOIRES. Quel besoin d'écrire ont donc ces gens-là ? Est-ce qu'ils ne pourraient pas continuer à jouer du violon ?

Ce violoniste écrivain est le fils de Pauline Viardot, Paul Viardot lui-même.

Paul Viardot a réussi dans le monde et dans le violon, non pas grâce au Conservatoire, où il n'est jamais allé, mais grâce aux salons qu'il a beaucoup fréquentés. Il parut assidûment aux soirées de Louis Véron. Il y connut Saint-Saëns, Alexandre Georges, Chevillard, d'autres encore. Grâce à leur influence

ce violoniste, qui devait devenir écrivain, fut chef d'orchestre à l'Opéra.

Il s'y rendit célèbre sans retard par un des échecs les plus éclatants dont il ait été parlé dans la vie musicale, par un de ces échecs qui restent uniques et incomparables et qu'on ne recommence pas.

Le 18 septembre 1893 — il était entré dans sa fonction le 8 juillet — Paul Viardot, conduisant l'orchestre dans la *Valkyrie*, fut pris durant le premier acte d'une indisposition que n'éprouvèrent pas le grand Condé à la veille de la bataille de Rocroy, ni Napoléon à la veille d'Austerlitz. Il dut quitter son orchestre et son bâton. Les musiciens de l'orchestre, visiblement hostiles à Paul Viardot,

ne voulurent pas sauver, si l'on peut dire, l'honneur du drapeau. Il fallut baisser le rideau.

M. Mangin remplaça immédiatement l'indisposé et infortuné Viardot, et il se montra à l'improviste un très remarquable chef d'orchestre.

Cependant, Reyer écrivit dans le feuilleton musical des *Débats* : « On a publié tant de versions contradictoires au sujet de l'accident de M. Paul Viardot, le soir où il dirigeait pour la première fois l'exécution de la *Valkyrie*, qu'on est fort embarrassé d'y démêler l'exacte vérité... » Mais il ajoutait : « L'occasion me semble donc opportune pour réclamer encore une fois le rétablissement des exercices jadis en vigueur au Conservatoire et qui permettaient aux jeunes élèves des classes de composition de faire leur apprentissage de chef d'orchestre... » et il concluait, avec sa franchise habituelle, que Paul Viardot était un chef d'orchestre tout à fait insuffisant...

Est-ce pour répondre tardivement au feuilleton de Reyer que ce chef d'orchestre sans bonheur publie aujourd'hui ses *Mémoires* ? Est-ce pour montrer comment un violoniste écrit, quand il est saisi du mal d'écrire ? Dans tous les cas, on voit bien que ce violoniste repentí conduit aussi médiocrement la langue française qu'un orchestre à l'Opéra.

Il a fait des constatations ingénues :

« Berlioz y vint travailler avec ma mère qui lui rendait le grand service de corriger ses basses ! Car, si étonnant que cela puisse paraître, ce grand génie manquait totalement du sentiment de la basse ! »

Comme c'est curieux ! Comme c'est étonnant ! Comment peut-on manquer à ce point du sentiment de la basse ! Renvoyé à Adolphe Boschet, l'historien de Berlioz, qui n'aurait peut-être pas entrepris son immense ouvrage, s'il avait su que Berlioz manquait totalement du sentiment de la basse !

Mais notre violoniste exprime de fortes pensées dans le plus exquis polonais :

« Je commençai mon apprentissage des désagrémens de la vie en

allant sac au dos à la lointaine école perchée tout en haut de la ville, près de la vieille église moyenâgeuse dont la grosse voix grave terrorisait mes petites jambes... »

Il est poète aussi :

« Oh ! le triste temps !... Je comprenais pour la première fois que la vie ne se compose pas uniquement de sourires et de fleurs, de joie et de bonté ; je découvrais qu'il y avait aussi des boues noires, des pleurs, des silences et des conversations chuchotées auxquelles les enfants ne peuvent prendre part ! »

Il sait être ironique avec beaucoup de goût :

« Le téléphone n'était pas inventé ; naturellement ni Métro, ni bicyclettes, encore moins d'autos ; on pouvait se promener sans courir le risque d'être écrasé à chaque instant, sans être imbibé (sic) d'odeurs de pétrole ; la pompe nocturne remplaçait (sic) le tout-à-l'égoût ; Faure chantait encore, M^{me} Krauss commençait sa carrière française. »

Il est un portraitiste raffiné :

« César Franck était d'une distraction extraordinaire. Sa tête, plutôt ingrate au point de vue plastique, comportait toutes les aspirations vers le bleu ; son âme piquait une pointe dans l'idéal... »

Et puis des perles, des perles, un collier de perles...

« Ses doigts effleuraient le clavier du piano comme un léger foulard... »

« Longue, maigre, elle rappelait une pintade dans un garde-manger... »

« Voici un échantillon du degré de folie auquel on pouvait atteindre... »

« Ces bons artistes... m'ouvrent toutes grandes les portes de la famille musicale... »

Lamentable galimatias ! Mais à quoi bon insister sur cette erreur d'un violoniste d'esprit qui ne prendra sans doute pas sa revanche ? Le mal d'écrire est le mal du temps. Le signaler ce n'est peut-être pas le guérir ; du moins c'est peut-être écarter de quelques-uns l'épouvantable contagion...

Excellent violoniste que vous êtes retournez à votre violon, mais n'é-

crivez plus, car ce que vous écrivez est bien mauvais. C'est du Viardot, c'est presque aussi mauvais que du Finot...

CE PAUVRE

* *

GASTON DESCHAMPS

Récemment, ce malheureux Gaston Deschamps a découvert un des plus mauvais livres publiés cette année. C'est toujours ce qui lui arrive. Il est si dépaycé dans la littérature !! Plaignons cet homme infortuné. Il est trop tard pour lui dire — et on le lui a tant dit — : « *Soyez plutôt maçon...* » On doit se risquer à le voir maçon dans la critique...

Bref Gaston Deschamps a découvert un livre qui a pour titre *L'Île inconnue*. *L'Île inconnue* c'est, vous ne vous en seriez pas douté, l'Angleterre... L'auteur du livre signe Pierre de Coulevain. Une femme, et peut-être un redoutable bas-bleu.

Pierre de Coulevain avait écrit un livre assez intelligent : *Eve victorieuse*. Son livre suivant : *Sur la branche*, avait paru des plus faibles. Reste à savoir si *L'Île inconnue* n'est pas plus mauvais encore.

Pierre de Coulevain y exprime des idées extraordinaires en un style effroyable.

Elle ou il écrit en ayant demandé l'inspiration du ciel :

« *Ce n'est pas sans dessein que la Providence a placé Anglais et Français en face les uns des autres. L'élément masculin et l'élément féminin doivent exister dans tout l'univers, chez le Créateur même. (sic). Les races saxonnes et germanes sont éminemment masculines (sic), les races latines et slaves sont éminemment féminines. (sic). Quand on y regarde de près, on s'aperçoit que leurs querelles sont surtout des querelles de sexe. (sic). Au Sud de l'Europe les trois grandes sœurs latines (sic) : la France tenant par la main (sic) l'Italie et l'Espagne, sont comme maintenues par l'Angleterre et l'Allemagne (!?) De ces nations mâles (sic) elles reçoivent l'impulsion, le mouvement initial souvent (sic), mais en retour elles exercent sur elles une influence*

psychique puissante, bienfaisante et civilisatrice. »

Le livre de Pierre de Coulevain appuyé sur de telles idées générales et, par surcroît, le plus épais roman de l'année (592 pages), a frappé Gaston Deschamps au cœur ou sur le cerveau.

Il a trouvé là une occasion excellente de changer d'opinion et de montrer la plate versatilité en même temps que la médiocrité de sa critique...

Il a juré qu'enfin on exagérât et que la prétendue supériorité des Anglo-Saxons avait alimenté assez de livres et trop de chroniques (sans parler des sciences), et qu'il était temps de soutenir d'autres idées. Bravo ! Nous ne savons pas si les bonnes idées gagnent quelque chose à être soutenues par des sots : mais la volte-face de ce piètre Gaston Deschamps est un témoignage, un symptôme, un signe... Si Deschamps soutient, en effet, qu'il ne faut plus abuser du dogme de la supériorité des Anglo-Saxons, c'est bien que ce dogme cesse d'être accepté comme un dogme... Deschamps se rallie à une opinion, — cela suffit à écarter d'elle quelques bons esprits, mais cela indique que cette opinion commence à avoir la majorité.

Donc Gaston Deschamps enterre, prolix fossoyeur, la supériorité des Anglo-Saxons. Il l'enterre avec ce bavardage terrible qui fait vieillir avant l'âge les lecteurs du « *Temps* ». Faut-il citer ?

« *On rencontre presque tous les jours des personnes qui viennent de découvrir l'Amérique. Le Nouveau-Monde est un des pays qui ont été le plus souvent découverts en ces dernières années. Mais les Français lettrés pouvaient croire qu'ils connaissent à peu près l'Angleterre. Il y a en France tant de choses britanniques ! Charrettes anglaises, bonbons anglais, bars anglais, chevaux anglais, billards anglais, selles anglaises, sans compter l'anglais tel qu'on le parle, et la boxe anglaise, et la fameuse suprématie des Anglo-Saxons. Que de choses, en ces derniers temps, nous ont renseigné sur nos voisins d'Outre-Manche !*

Les blanchisseuses de Londres, vers la fin du siècle passé, avaient l'honneur d'empeser les plastrons, les faux-cols et les manchettes de nos romanciers mondains. Les garçons coiffeurs qui n'avaient pas l'accent anglais étaient impitoyablement renvoyés, comme des malappris, dans leur village natal, au fond des provinces françaises. Bref, la vieille Angleterre, Old England, était confortablement installée chez nous, même avant l'entente cordiale. »

Douloureux verbiage !

Pour donner plus de poids à ce verbiage vide nous allons maintenant citer les phrases enthousiastes et incorrectes avec lesquelles Gaston Deschamps accueillait dans *Le Temps* du 11 juillet 1897, le livre charlatanesque d'Edmond Demolins : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons ?*

Gaston Deschamps remerciait Jules Lemaitre (Gaston Deschamps remerciant Jules Lemaitre : Jules Lemaitre doit bien en rire aujourd'hui ! : on sait que Jules Lemaitre avait lancé le livre d'Edmond Demolins).

« *Il faut remercier, s'écriait Deschamps, Il faut remercier M. Jules Lemaitre d'avoir donné ce vigoureux coup de barre hors des marécages (!) où patauge notre badauderie (!) et d'avoir tourné le visage du public (!) vers des perspectives ordinairement fermées à la niaiserie des mots !!!* »

Et Deschamps bavardait, admirant les principes de la société anglaise, discréditant ceux de la société française :

Self help. Aide-toi toi-même : Tel est le conseil que l'auteur prodigue à notre société qui meurt d'être en régie et en tutelle. Il n'a pas eu de peine à montrer par des faits l'efficacité de l'initiative particulariste (?) Voilà bientôt deux siècles que les esprits sérieux interrogent la Grande-Bretagne pour lui arracher les révélations d'une morale individuelle et d'une morale sociale. »

Puis Deschamps exaltait M. Demolins, qui « expose la race anglo-saxonne sous une lumière crue qui en accuse le relief ». Il compare

« son expansion à notre rétrécissement, son pullulement à notre stérilité, sa marche à nos reculs ».

La conclusion était un hymne de reconnaissance envers M. Demolins et l'Angleterre :

« *Ce livre, qui a si fortement ému l'opinion, est en somme une bonne action. Il crie bien haut la plainte patriotique que beaucoup chuchotent tout bas et que certains étouffent en eux-mêmes par l'effet (?) d'un égoïsme inconscient.*

« *Il faut écouter cette voix bourrue, interrompant tout à coup le vacarme de nos cabotinages. Il faut nous résigner au trouble-fête, si nous ne voulons pas avoir besoin, à brève échéance, d'un syndic de faillite.* »

C'est suffisamment citer pour démontrer que le talent et la sincérité de Gaston Deschamps sont égaux. Total : zéro.

**

MOUNET-SULLY EN PROVINCE

Les artistes dramatiques sont décidément plus ingénieux que les littérateurs et les fabricants de quinquina dans l'organisation de leur publicité...

Jugez-en !

Récemment, notre excellent Mounet-Sully a parcouru les provinces, traînant avec lui son lourd bagage : *La Vieillesse de Don Juan*. Les feuilles locales annonçaient aussi bruyamment que possible la venue du grand artiste. Et voici ce qu'elles inséraient huit jours après pour insister :

Théâtre de X...

Tournée Gustave Labruyère

« Un de nos lecteurs nous demandait récemment si nous connaissions les titres et qualités exactes de Mounet-Sully, dont nous avions annoncé la venue pour demain dimanche, au théâtre municipal, dans *La Vieillesse de Don Juan*.

« Pour ne citer que les principaux, voici les distinctions flatteuses dont fut comblée cette noble et grande figure artistique :

Sociétaire, Doyen de la Comédie-Française ;

Membre du Jury du Conservatoire National ;

Officier de la Légion d'honneur ;

Officier de l'Instruction publique ;

Commandeur avec plaque d'Isabelle la Catholique ;

Commandeur du Medjidjé ;

Commandeur de Gustave Wasa ;

Officier de l'Etoile de Roumanie ;

Officier du Saint-Sauveur ;

Chevalier de Saint-Jacques de Portugal ;

Chevalier de la Couronne d'Italie, etc..., et très prochainement, sans aucun doute, Membre de l'Institut !!! »

Charmant !

Touchant !

Il est vrai qu'à la suite de cette réclame prestigieuse, dans la même rubrique (en province on aime les classifications bien ordonnées) on pouvait lire, on était presque forcé de lire :

Casino

« Hier vendredi, immense succès d'une troupe remarquable.

En effet, parmi le très beau programme de la soirée, nous avons remarqué :

Les 3 Croisit, acrobates de force, des Folies-Bergères, très bons.

Les 4 Vincent, les gladiateurs miniatures, merveilleux numéro, unique et sans concurrence.

Raimu, legai tourlourou, excellent comique.

Paul Français, le fin diseur, dans son répertoire de choix.

M^{lle} Anna Roberte, artiste consciencieuse et fort goûtée.

Tous ces numéros sont encadrés par une troupe lyrique de tout premier ordre ; en un mot, spectacle fort goûté et des mieux choisis, auquel le public nombreux qui se pressait au Casino n'a pas ménagé les applaudissements.

Compliments à M. Salodini, violon solo, pour sa magistrale exécution des airs de chasse de Vivien : qu'il reçoive nos félicitations ainsi que M. Dutournier, le sympathique et talentueux chef d'orchestre. »

... N'est-il pas vrai, brave Mounet-Sully, qu'aujourd'hui comme autrefois, la Roche Tarpéienne est près du Capitole !

*
**

PAUL GRUNEBAUM-BALLIN

La loi de la séparation des églises et de l'Etat ne devrait porter le nom ni de M. Combes ni de M. Briand, a dit Maurice Talmeyr, mais celui de Grunebaum-Ballin qui, dans l'ombre, a dirigé toute la discussion. Et M. Talmeyr représentait ce Grunebaum-Ballin comme un conseiller d'Etat animé des plus violentes passions religieuses ou plutôt antireligieuses.

C'est mal connaître son homme. Ou plutôt son jeune homme. Car, à le voir, on croirait à peine un adolescent. Ce vieux jurisconsulte est un simple auditeur, qui a l'air d'un bachelier récemment sorti du lycée. Ce farouche sectaire a une allure timide que sa taille exigüe explique. Et il est doux, doux, doux. Pourvu qu'il fréquente les magasins de bric-à-brac et qu'il trouve dans des arrière-boutiques quelque belle gravure, le voilà le plus heureux du monde. Croyez-vous que tant de fiel anticléricale entre dans l'âme d'un collectionneur de vieilles estampes ?

Sans doute, il a en tête d'autres soucis. Il s'occupe de théâtre ; il s'occupe de littérature. Surtout il s'occupe de son métier, étant un des plus appliqués parmi ses collègues, un des plus ponctuels, un de ceux qui, « travaillent » le plus consciencieusement les questions contentieuses.

C'est même ce qui l'a amené à s'occuper de la séparation.

Ayant lu les propositions de loi déposées sur cette réforme, il a été ému d'y trouver tant d'hérésies juridiques. Et, écolier studieux, il s'est amusé à les discuter. Chacun ne prend-il pas son plaisir où il le trouve ?

Anatole France eut connaissance de ce travail. Justement il préparait, à ce moment même, une étude sur la séparation. Craignait-il qu'elle fût trop mince ou que son caractère trop littéraire en un pareil sujet déplût au public ? Du moins il eut ou il accueillit l'idée de corser sa plaquette en la faisant suivre, comme annexe, de la discussion juridique dont M. Grunebaum-Ballin était l'auteur.

Malheureusement ce jeune fonc-

tionnaire est prolixe : sa prose foisonnante eût fait déborder le livre. Quand on vit son volumineux manuscrit plein de renvois, de citations, de textes empruntés aux codes ou aux Pères de l'Eglise, aux historiens ou aux hommes politiques, on se hâta de le lui rendre, en l'engageant à le faire publier ailleurs.

Ce conseil fut suivi. Le livre parut. Et, comme il n'y en avait pas d'autres sur la question, on fut bien forcé de l'acheter ; on le lut, on y chercha le pour, on y chercha le contre, et, ayant trouvé ceci en même temps que cela, on se le jeta à la tête, au cours du débat, à la Chambre et au Sénat. — Grunebaum dit ceci, affirmèrent les uns. — Soit ! Mais Ballin dit tout le contraire, ripostèrent les autres.

D'où, un certain succès de librairie. D'où, une bouffée de notoriété. D'où, l'obligation pour M. Bienvenu Martin de confier à l'auteur du livre le soin de rédiger le règlement d'administration publique pour l'application de la loi.

Voilà tout. M. Grunebaum-Ballin est si peu l'Egérie de M. Briand que celui-ci ne l'a pas appelé dans ses conseils ; qu'il ne lui a pas donné de place à côté de lui au Ministère ; qu'il l'a laissé voyager en Angleterre pendant que les évêques délibéraient et que le pape encycliquait. Tout ceci montre ce qu'il y a d'exagéré dans l'opinion que certaines gens se font de ce petit jeune homme, studieux, intelligent, avisé, et à qui les circonstances n'ont pas été défavorables. Comme il travaillera toujours avec le même acharnement et la même pénétration, elles ne lui seront pas plus défavorables demain qu'elles ne le furent hier.

Et M. Grunebaum-Ballin continuera à travailler sur tout et à ne s'étonner de rien.

*

**
LES

HOMMES ET LES ŒUVRES

QUELQUES LIVRES

PROCHAINS

M. DE LA VILLE DE MIRMONT

M. de la Ville de Mirmont, le

si distingué professeur de littérature latine à la Faculté des Lettres de l'Université de Bordeaux, est un érudit. Il faut admirer son activité. Occupé par un travail spécialement universitaire, conférences, cours et examens, chargé de l'administration municipale de la division de l'Instruction Publique à Bordeaux, M. de la Ville de Mirmont trouve malgré tout le temps de penser à lui-même et de faire des travaux personnels.

Il a étudié Sénèque, il a recherché quel a été le rôle politique du philosophe sous Caligula qui l'exile, sous Claude qui le rappelle, sous Néron dont il est le précepteur et le conseiller, avant de devenir sa victime. De là un ouvrage intitulé : *Sénèque et les Empereurs*.

Un autre volume traitera de l'*Astrologie chez les Gallo-Romains*. M. de la Ville de Mirmont a été conduit, à l'écrire par ce qu'il trouvait dans Ausone, qui fut autrefois l'objet d'une de ses thèses de doctorat, à examiner l'influence des doctrines astrologiques en Gaule ; il est arrivé, en dépouillant les textes de tous les écrivains païens ou chrétiens, qui ont vécu et écrit en Gaule jusqu'à la fin de la période Gallo-Romaine, à cette conclusion que l'astrologie, importée par la superstition romaine, a toujours subsisté, et s'est développée, combattue par l'Eglise ou adaptée aux dogmes du catholicisme.

En corrélation avec cette étude, un autre travail doit paraître, sur la *Magie classique des Grecs et des Romains*. M. de la Ville de Mirmont veut y expliquer, sans remonter trop spécialement aux sources orientales, les superstitions magiques dont on trouve la trace ou l'indication dans les auteurs grecs ou romains. Ce volume tiendra compte de toutes les découvertes récentes de papyrus magiques, qui sont constamment publiées dans les Revues savantes.

Et voici bientôt : *Cicéron et les Etrangers*, essai sur la politique étrangère de Rome à la fin de la République. L'idée maîtresse de cette œuvre est que les événements politiques furent dirigés par des

étrangers. Les principaux agents de la guerre civile ne sont pas ceux dont les noms se trouvent dans tous les manuels, mais bien leurs « confidentes », le Grec de Lesbos, Théophane, conseiller de Pompée, et l'Espagnol de Gadès, Balbus, conseiller de César. C'est ce grand rôle des étrangers dans les affaires de la République qui sera mis en lumière pour la première fois, car il a échappé même au dernier historien de Rome, M. Guglielmo Ferrero.

M. Ferrero reconnaîtra lui-même son erreur ou son oubli.

M. FERNAND BALDENSPERGER

M. Fernand Baldensperger, professeur de littérature étrangère à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon, tient, quoique jeune, déjà une place assez notable dans notre développement universitaire. Il est de ceux — trop rares — qui tentent de faire connaître et aimer en France le trésor littéraire des autres pays, et, plus spécialement, de constituer ici une science germanique, comme s'est formée, en Allemagne, une science romane. On n'a pas oublié sa belle œuvre sur *Gottfried Keller*, le plus admirable romancier de l'Allemagne contemporaine, qui devrait être lu à Paris, comme Gustave Flaubert l'est à Berlin. On se souvient de son *Gœthe en France*, contribution précieuse à l'étude des influences étrangères sur notre littérature.

La *bibliographie* de ce volume n'avait pas encore paru. M. Baldensperger la donnera cet hiver. Il publiera en outre un recueil d'*Études d'histoire littéraire*, dont voici les titres : Comment le XVIII^e siècle a expliqué l'universalité de la langue française ? — question que plusieurs ouvrages récents ont mise à l'ordre du jour ; — Young en France ; — le genre troubadour ; — le *Lenore* de Bürger en France, — les définitions de l'humour... Dans toutes ces études M. Baldensperger se place au point de vue de la littérature européenne, il essaie de démêler des problèmes de l'histoire des idées qui ne sont pas strictement nationaux. Voilà l'intérêt et l'originalité des ouvrages de M. Baldensperger.

Espérons que ce maître aura beaucoup de disciples. Cela est indispensable.

M. MAURICE SOURIAU

M. Maurice Souriau, professeur de littérature française à la Faculté des Lettres de l'Université de Caen, publiera, d'ici à décembre, une étude de Bernardin de Saint-Pierre sur la vie et les ouvrages de J.-J. Rousseau. Cet ouvrage n'est pas — à parler vrai — inédit. On le connaissait déjà par l'édition de Aimé Martin. Mais, avec son habituelle légèreté, celui-ci ne l'a publié que fragmentairement. M. Souriau donnera, pour la première fois, le texte authentique et complet de Bernardin de Saint-Pierre, qui renferme, sur J.-J. Rousseau, des détails inédits et curieux.

Puis M. Maurice Souriau réunira un certain nombre d'articles de revue : le Jansénisme dans les *Pensées* de Pascal, la Versification de Lamartine, le Roman de Casimir Delavigne, les Cahiers d'écolier de Brizeux, le Romantisme jugé par Alfred de Vigny, enfin une étude sur la poésie normande contemporaine et... sur le roman social de M. René Bazin, ô fadeur !

De ces études, les unes sont purement littéraires, d'autres un peu philosophiques. Quelques-unes sont faites à l'aide de documents inédits.

Elles auront toutes, cela est indiscutable, la sûreté scientifique et l'élégance de style qui font de lui, Maurice Souriau, un écrivain excellent parmi les universitaires.

M. MAX NORDAU

Avec le docteur Max Nordau, l'joint n'est besoin de préliminaires explicatifs. Sa renommée n'est pas universitaire, elle est parisienne et bien parisienne, étant aussi internationale et bien internationale. Tout le monde le connaît ; tout le monde a lu passionnément et vivement discuté les *Mensonges conventionnels de la civilisation, Paraïloxes sociologiques et Dégénérescence*. M. Max Nordau publiera dans le courant de l'année prochaine un essai de nouvelle philosophie de l'histoire, qu'il appellera probablement *Le Sens de l'histoire*. Ce que sera ce « Sens de

l'histoire », et dans quel esprit il sera écrit, nous ne saurions le dire puisque Max Nordeau ne veut pas le dire. Mais nous savons bien qu'on lira le livre et qu'on le discutera...

M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE

Le Comte d'Haussonville est historien et il est sociologue. Cette année il ne cessera pas d'être historien, pas plus qu'il ne cessera d'être sociologue.

Belloc publiait *Mélanges*. M. d'Haussonville a déjà publié un volume de *Varia*. Il en donnera un second. *Varia* toujours *Varia* ! De plus il complètera, par la publication du tome III et dernier, son histoire de *La Duchesse de Bourgogne et l'alliance savoyarde sous Louis XIV*. C'est là l'œuvre capitale de l'académicien. On connaît la « manière » de M. d'Haussonville, ses idées sur l'histoire, et ses œuvres, attrayantes et même amusantes comme des romans qui le seraient, intéressantes et minutieuses comme des œuvres d'érudition. Dans le premier volume, il nous avait narré la réconciliation de la France avec la Savoie, et le mariage de cette « Fleur de Savoie éclose au flanc des rudes Alpes » qu'était la duchesse. Le deuxième volume était consacré à la peinture de la vie familiale et de la vie de cour de la duchesse. Ce sont les dernières années que nous montrera le tome III.

N'oublions pas que M. d'Haussonville est chargé à l'Académie du discours de réponse au cardinal Mathieu. Si par hasard le cardinal Mathieu est éloquent, M. d'Haussonville sera certainement agréable et disert.

M. GABRIEL HANOTAUX

M. Gabriel Hanotaux, publiera le tome III de son *Histoire de la France contemporaine*. Cette histoire reste la plus considérable qui ait été faite jusqu'ici pour peindre les débuts de la République et les luttes dont, à sa naissance, elle a été entourée. Les qualités d'historien de

M. Hanotaux sont des plus remarquables. Il a de l'ordre, de la netteté, de la rapidité, une clarté limpide.

Il a su choisir parmi l'immense masse de documents, de mémoires et de souvenirs ; garder, au récit des événements auxquels il a été mêlé comme spectateur et comme acteur, toute son impartialité ; composer de tous les menus faits de notre histoire parlementaire un récit à la fois dégagé et complet. Son œuvre qui nous était nécessaire a eu tout le succès dont elle était digne. Le tome I^{er} relatait les événements qui avaient suscité la République, les premiers pas du nouveau gouvernement, la Commune et la présidence de Thiers. Le deuxième volume donnait la première partie de la présidence du maréchal de Mac-Mahon, l'histoire des premiers ministères du duc de Broglie et l'exposé du double échec des tentatives de restauration monarchique. Le troisième volume décrira l'histoire de la Constitution de 1875, les compromis grâce auxquels elle a été votée, et l'esprit qui animait l'Assemblée Nationale ; puis l'essai de Coup d'Etat du maréchal de Mac-Mahon, et le 16 mai. Ce sera une des grandes œuvres de l'année.

M. ABEL LEFRANC

M. Abel Lefranc, professeur de littérature française au Collège de France, qui s'était fait connaître jusqu'ici presque exclusivement par des travaux sur Rabelais et le xvi^e siècle, fera cette année quelques incursions sur le domaine de la littérature classique du xvii^e et du xviii^e siècles.

En octobre, il publiera la *Défense de Pascal*. *Pascal est-il un faussaire* ? petite brochure de 66 pages, qui est une réponse aux attaques de M. Mathieu sur Pascal et l'expérience du Puy-de-Dôme.

En outre, il s'occupe de la réunion en volume des *Œuvres inédites d'André Chénier*, où figurera, sous sa forme complète, le traité de la *Perfection des Arts*.

Le Directeur-Gérant : J. ERNEST-CHARLES.

Imprimerie BONVALOT-JOUVE, 15, rue Racine, Paris.

HISTOIRE ANCIENNE DE L'ORIENT

Jusqu'aux Guerres Médiques

PAR

FRANÇOIS LENORMANT

CONTINUÉE PAR

M. ERNEST BABELON

Conservateur du Département des Médailles et Antiques de la Bibliothèque Nationale

DIXIÈME ÉDITION

Illustrée de 12 cartes et 5 chromolithographies
tirées en couleurs, et de près de 1.200 gravures et cartes
tirées dans le texte

SIX BEAUX VOLUMES GRAND IN-8°

Division de l'Ouvrage :

TOME I

Les Origines. — Les Races et les Langues.

TOME II

Les Égyptiens.

TOME III

Civilisation, Mœurs et Monuments de l'Égypte.

TOME IV

Les Assyriens et les Chaldéens.

TOME V

La Civilisation Assyro-Chaldéenne. — Les Mèdes et les Perses.

TOME VI

Perses, Israélites et Chananéens, Arabes, Phéniciens et Carthaginois.

Prix de l'ouvrage complet. 112 francs.
— des tomes I à V; chacun 18 francs.
— du tome VI. 22 fr. 50.

Cet Ouvrage est payable par versements mensuels de 5 fr.

L'ART AU XIX^E SIÈCLE

par

Léonce BÉNÉDITE

Conservateur du Musée du Luxembourg



Un Volume in-8° de près de 300 Pages, illustré
d'environ 250 Figures



C'est la première fois qu'un tableau complet de l'art au XIX^e siècle est dressé — c'est une vue d'ensemble sur l'art du siècle passé tant en France qu'à l'Étranger — sur la peinture, la sculpture, l'architecture et les arts décoratifs.

C'est l'Exposition de 1900 qui a permis à l'auteur, chargé du Rapport général, de dresser le bilan du siècle dans le domaine artistique.

Ce livre est appelé à rendre de grands services aux amateurs et aux étudiants.

Un index très complet établi par matières et par noms d'artistes en rend la consultation très facile.

PRIX BROCHÉ	20 FRANCS
CARTONNÉ	25 FRANCS